



LISBETH

OU

LA FILLE DU LABOUREUR

DRAME EN TROIS ACTES

PAR

VICTOR DUCANGE

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBI-CORNEAU, LE 18 NOVEMBRE 1823.



BOHERMANN, riche laboureur.....
LE PASTEUR BLUMFELD.....
WOLF, nouveau du bourgmestre d'un
village voisin.....
PAUL, officier français.....
JACQUES, ancien serviteur.....
PIERRE, domestique.....
ANTOINE, autre domestique.....
FRANCK, autre domestique.....
BROWN, notable.....

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :
MM. FREDERICK-LEMAIRE.
MARIE.

PIERRE.
DUCANGE.
BROWN.
DUCANGE.
JOY.
GILBERT.
FRANCK.

TOBIAS, paysan.....
JOSEPH, paysan, jeune marié.....
LINDETH, fille de Bohermann.....
MADAME BLUMFELD, épouse du pasteur.
ALIX, paysanne.....
BARET, jeune mariée.....
JEANNETTE.....
MARIE.....
DEUX ENFANTS, JULIA ET LISA.
NOTABLES, VILLAGERS, GENS, etc.

MM. RAFFLES
PAUL.
M^{me} HALLAND.
LÉVY.
PAULINE.
EUGÈNE.
ABAN.
DUMAS.

La scène se passe dans le Tyrol. — Les costumes sont ceux de cette époque.

— Droits de représentation, de reproduction et de traduction réservés. —

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la grande salle d'entrée de la ferme de Bohermann. Au delà est une cour entourée de bâtiments qui font partie de la ferme, et remplie des attributs qui indiquent les travaux de la campagne. Dans l'intérieur de la salle, qui doit être rustique, on voit d'un côté un escalier qui communique à des chambres hautes; de l'autre côté, une porte de plein-pied. L'ameublement consiste en quelques chaises de bois et une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE, peu après JACQUES, et ensuite ANTOINE.
(Il fait petit jeu.)

PIERRE, venant de la cour et tenant son fusil d'écuyer allumé.
Pardi ! je n' me trompe point, la grosse clef de la porte n'est

pas dans la mangeoire comme j' la mettons tous les soirs ; par ainsi, y n'y a point d' doute ; il est sorti dès avant le jour. Faut qu' j' avertisse malt'e Jacques. (Il appelle devant la porte latérale et se dirigeant au peu au vois.) Holà ! holà ! malt'e Jacques.

JACQUES, dans l'intérieur. Qui est là ? qu'est-ce qu'on me veut ? Je m'habille.

PIERRE. Malt'e Jacques, venez vite !

JACQUES, paraissant en se servant de s'habiller. Eh ! que diable ! un moment donc ; laissez-moi passer mon habit. Ah ! ah ! c'est toi, Pierre ! Tu es bien malin, mon garçon ; va te coucher. Tu sais que monsieur Bohermann n' envoie jamais aux champs de si bonne heure.

PIERRE. Y n' s'agit pas d' ça, malt'e Jacques ; ferez que je vous parle.

JACQUES. Oh ! oh ! qu'est-ce que c'est donc ? (Pendant que Jacques s'approche, Pierre regarde dans la chambre avec sa lanterne.)

PIERRE. Mait'e Jacques, vous n' savez pas? Monsieur Bohermann, mon oncle, s'en est encore allé ce nuit, comme y fait qu'onqu' fois.

JACQUES. Est-il possible? Comment, tu dis? mais non, cela n'est pas croyable. Ordinairement il ne fait de pareilles absences pendant la nuit que quand il a beaucoup de chagrins; or, hier, il paraissait plus gai, plus satisfait que de coutume; même, pour la première fois depuis fort longtemps, il a embrassé sa fille, il l'a appelée sa chère Libeth, et la pauvre demoiselle en a été si émue qu'elle en a pleuré pendant plus d'une heure.

PIERRE. Oh! ça, alle pleura, j' l'oua vu. Mais, dame, c'était p't-être bon pour ça qu'il était si bon jour au'e chose, parce que, voyez-vous, j' pense épouser français, qu'est parti hier matin, d'était lui joli homme, tout d' noble. Ça n'empêche point qu'il n'ait été est allé, et c'est drôle ça, monsieur Jacques.

JACQUES. Je gagerais que tu t'es trompé.

PIERRE. Mais puique... Parli' j' n'ons point la berline.

JACQUES. Attendez; nous allons bien le savoir. Antoine nous dira si monsieur Bohermann est chez lui; il couche à côté. (Appelant d'un ton bas.) Antoine! Antoine!

PIERRE. A part, il est bien, mait'e Jacques, lui pas ni moins qu' not' bourgeois.

JACQUES. Antoine!

ANTOINE. Je n'ai pas de pain à la main. N'est-il plat-il; quoi qu'y a? (Pendant qu'il parle Pierre dit au bourgeois.)

JACQUES. Va à la chambre de Monsieur, frappe tout doucement, et demande si il est là?

ANTOINE. Eh! parli, ou qui s'rait?

JACQUES. Va toujours. Ah! écoutez! si monsieur Bohermann est sorti, tu diras à Mait'e d'éveiller Mademoiselle et de lui prier de descendre tout de suite. Va! (Assis au bout, Jacques prend Pierre par la main.) Que voulais-tu donc dire tout à l'heure, toi, en disant que jeune capitaine? Est-ce que tu pensais...

PIERRE. Non. Ah! t'ab! dame, mait'e Jacques, moi, je n' pense point; mais, voyez-vous, j'ons ben remarqué tout d' même qu' hier, toute la journée, not' jeune demoiselle a eu les yeux rouges; et puis, quand all' vint d'avant monsieur son père, qu'elle se r'tournait bien vite pour faire un gros soupir; vous savez ce que c'est qu' ça.

JACQUES. Mon pauvre Pierre, c'est de l'amour.

PIERRE. Oh! c'en est, c'en est! Alle en a d'une bête force!

JACQUES. Chut!

PIERRE. Dame, aussi, faut être juste; quel que vous voulez qu'il arrive quand une jeunesse qui est gentille et aimante reste pendant trois mois quand toute seule avec un beau jeune homme, un Français, qu'on l'y a donné à garder à moitié mort, et qu'à force d' bons soins et d' bons traitements elle a remis sur ses pieds comme par miracle? Faudrait qu'il fust assés tous les deux plus durs que des loupes pour n' pas s'embrasser.

JACQUES. Paix, paix! mon ami; cela n'est que trop arrivé, et je crois, entre nous, que notre maître a envie de marier sa fille à monsieur Wolf, le neveu du bourgeois de l'Amphyd. Notre demoiselle l'ignore, mais moi j'ai des raisons pour le soupçonner.

PIERRE. Bah! Comment! mait'e Jacques, monsieur Bohermann aurait une pensée pareille! Je n' suis qu'une bête et not' maître est savant; mais, jarni! j' gagerais un florin que monsieur Wolf est un méchant homme; qu'il-da, méchant! Il a de mauvais yeux et une figure de chouette.

JACQUES. Pierre, soit prudent...

PIERRE. Ah! çà! mait'e Jacques, quoiqu' c'est que c'est mait'e qu'il a. Monsieur Bohermann, d'aller comme ça la nuit au tombeau d' ses tils? Y sont donc morts ben malheureusement?

JACQUES. Au contraire, mon ami; ils sont morts au champ d'honneur et tous les deux pour leur pays.

PIERRE. Ah! ahl

JACQUES. Il y a trois mois qu'ils perdirent ensemble la vie, et ce fut précisément dans la même bataille où le jeune Français, contre lequel il défendait ce village, couvert lui-même de blessures, resta confondu parmi les morts et les blessés. Juge si monsieur Bohermann est un homme vertueux! On rapporta chez lui au même temps ses deux fils expirés et le Français qui avait perdu connaissance. A cette vue, tu te figures tout ce que dut souffrir le cœur d'un père; il avait à la fois sous les yeux son malheureux frère, et en quelque sorte, l'auteur de son infortune; et bien! le même jour, tu le vois obscurcir et recueillir le Français expirant.

PIERRE. C'est beau, ça, mait'e Jacques.

JACQUES. D'autant plus beau qu'il combattait au fond du

cœur une haine profonde, et peut-être exagérée, contre les vainqueurs de son pays; car ce n'est pas... (On rirait de bon cœur.) Voilà Mademoiselle, (Marche devant l'escalier avec Marie et Antoine; Marie tient un chapeau de paille.)

SCÈNE II.

LIBETH, JACQUES, PIERRE, ANTOINE, MARIE.

(Il fait tout à fait jour.)

LIBETH. Jacques, vous m'avez fait appeler; qu'y a-t-il donc, mon ami?

JACQUES. Ne vous effrayez pas, Mademoiselle, de ce que j'ai pris la liberté de vous envoyer chercher; c'est que monsieur votre père...

LIBETH. Mon père!... Lui a-t-il arrivé quelque chose?

JACQUES. Non, Mademoiselle, non, certainement; mais...

LIBETH. Eh bien! dis-moi donc...

PIERRE. Il est sorti, Mait'e...

LIBETH. Sorti! avant le jour?

JACQUES. Oui, comme il a quelquefois l'habitude de le faire quand il veut aller prier au tombeau de ses frères, sans doute pour ne pas troubler votre sommeil.

LIBETH. à part, avec tristesse. Au tombeau de mes frères!... Serait-ce plutôt?... O mon Dieu! saurait-il que Paul n'est point parti?

JACQUES. J'ai remarqué, Mademoiselle, que, quand elle lui arrivait, vous vous hâtiez de l'envoyer chercher par monsieur Blumfeld, le médecin, et j'ai pensé qu'il fallait peut-être aller le prévenir, mais je n'ai pas osé sans votre avis.

LIBETH. Oui, oui, Jacques; je vous remercie. Il faut aller tout de suite avertir le médecin et le prier... Mais, tout attend; j'ai moi-même cherché mon père.

JACQUES. A cette heure, Mademoiselle! Il fait à peine jour.

LIBETH. N'importe... Marie, mon chapeau. (Marie lui présente le chapeau.) Je ne veux pas laisser ainsi mon père livré à sa douleur.

JACQUES. Eh bien! ma chère maîtresse, nous irons avec vous. (On sort de bon cœur.)

LIBETH. Paix! (Elle laisse le chapeau à Marie.)

PIERRE. au fond de la salle. On ouvre la grande porte.

JACQUES. C'est apparemment monsieur Bohermann qui rentre.

PIERRE. Oui, c'est lui, c'est not' maître... Eh! jarni, avec monsieur Blumfeld, qui l'accompagne. (Monsieur Blumfeld paraît dans la salle et se met à parler d'un ton bas à monsieur Jacques.) C'est-à-dire, il s'agit d'un cas sérieux, toutement, les deux frères, et comme plongé dans une profonde méditation. Libeth, qui n'a osé se joindre dans ses bras, le suit en tremblant.)

SCÈNE III.

LES FRÈRES, BOHERMANN, BLUMFELD.

LIBETH. en tremblant. Mon père! (Elle s'assied sur un banc.)

BLUMFELD. à Bohermann, qui se penche sur l'écritoire. Vous voyez, mon ami, combien votre absence avait été de trouble dans votre maison et causé d'alarmes à votre fille.

LIBETH. en tremblant. Mon père... (Elle va pour l'embrasser de ses bras, mais l'écritoire tombe et glisse de Bohermann l'écritoire; elle s'écroule et lui brise la main en pleurant.)

BOHERMANN. Bonjour, mon fils, (il se repense à peine, et va d'écouter près de la table, où il s'assied et regarde d'un air inquiet.)

LIBETH. Monsieur, combien je vous dois de reconnaissance!

BLUMFELD. J'étais sorti longtemps avant l'aurore pour aller chez la bonne Alie, qui mait'e sa fille aujourd'hui; elle demeure près du torrent. A mon retour, je passai devant l'église et je vis votre père. Malgré sa résistance, je suis parvenu à l'arracher à sa sombre rêverie, et je l'ai ramené.

LIBETH. Non, Monsieur, j'allais implorer votre secours.

BLUMFELD. Ah! vous avez raison, humble fille! Qu'il que soit la cause de vos peines, ne craignez jamais de me les confier; (avec plus d'insistance.) la sincère amitié est indubitablement discrète, et votre âge a besoin de conseils... (Libeth se regarde avec surprise et inquiétude; il s'en aperçoit, et aussitôt il s'adresse aux deux autres.) Mes amis, en attendant que l'heure des travaux se fasse entendre, retirez-vous; je désire entretenir un moment votre maître... votre père à loisir. (Jacques, Pierre, Antoine, et Marie se retirent d'un air empoussié.)

LIBETH. à part, regardant son père avec tristesse. Est-ce la douleur... est-ce le courage qui se peint sur son front?... Je n'ose... Je suis bien malheureuse! (Elle s'écroule en pleurant. Bohermann n'est pas senti de sa révérence.)

SCÈNE IV.

BOHERMANN, BLUMFELD.

BLUMFELD, s'approchant de Bohermann et lui touchant l'épaule. BOHERMANN... mon ami.

BOHERMANN. Étais-je encore d'un père. Ah!... vous êtes encore près de moi, monsieur Blumfeld?... [il lui prend la main.] Pardieu; je ne sais comment vous remercier de toutes les preuves d'intérêt, d'amitié, que vous me prodiguez. Soyez bien convaincu que mon cœur en est pénétré.

BLUMFELD. Si il est bien vrai que vous ne doutiez point de ma vive affection, mon ami, voulez-vous me permettre de vous parler avec sincérité?

BOHERMANN. Je vous attends toujours avec satisfaction, Monsieur; car la vertu n'est pas seulement dans votre bouche, elle est aussi dans votre cœur.

BLUMFELD. Eh bien! Bohermann, je ne suis pas content de vous.

BOHERMANN. C'est-à-dire, Monsieur? Aurais-je volontairement commis quelque action condamnable? aurais-je manqué à quelque un de mes devoirs comme citoyen ou comme père? Parlez, je vous en supplie. Mes vœux seraient-ils le plus grand de mes conduites? si je suis oisif de secourir quelque honnête homme infortuné? Au nom du ciel! délaïez-moi.

BLUMFELD. Homme respectable, je vous admire.... Faut-il qu'avec de telles vertus, un cœur si juste, une conscience si probe, vous marchiez pourtant chaque jour vers le malheur.

BOHERMANN. Comment, Monsieur?

BLUMFELD. Mon ami, vous êtes bon citoyen, bon père; votre honneur est intact et vos actions irréprochables. Le bel exemple que vous offrez d'une vie laborieuse à bonnui de nos chahmères l'oisiveté et les vices qu'elle entraîne; enfin la prospérité dont jouit ce village est le fruit des vertus qu'on vous voit pratiquer. Mais, mon ami, au milieu d'un tableau si parfait et si rare, un trait fatal vient affliger mes regards; vous m'avez un seullement coupable, criminel, qui contre d'un sombre nuage des jours qui devraient être purs, et qui vous prive de jouir du fruit de vos belles actions, et qui répand sur votre mortel sort tous les instants de votre vie. Mon ami, c'est la haine... oui, c'est la haine qui soudainement rouge votre âme; et de toutes les passions coupables qui dégradent le cœur de l'homme, n'en croyez que c'est celle que Dieu pardonne le moins.

BOHERMANN. Quoi! ce serait un crime de regretter mes fils? BLUMFELD. Ah! Monsieur, je suis sûr, je ti ai pu le penser! non. Pleurez sur leur tombe; vous les poissez avec orgueil, car leur mort fut honorable; vous les avez offerts à la patrie. Mais des ordes dans votre cœur, examinons-vois bien; un juste et touchant regret, une noble douleur, soulèvent les sentiments que vous nourrissez, vont-ils l'unique cause de cette misanthropie qui répand autour de vous la tristesse et l'effroi?... Non, ce regard qui se détourne, se frémissement, ne me répondez que trop.

BOHERMANN. Oui, je hais! oui, j'abhorre!

BLUMFELD. Arrêtez! ou je me retire... Vous offensez le ciel par ce discours impie, et moi, son ministre de paix et de miséricorde, je ne dois pas écouter des paroles de vengeance... Mais non, non, Monsieur, ce déshonneur sortira de votre âme; j'en ai pour gagez votre aimable conduite, lorsque, dans ce moment le plus cruel de votre vie, on amena chez vous ce jeune Français qui devait expier sans les plus prompts secours, vous conserviez ses jours. Ce trait sublime, ce dévouement sincère paraît-il d'aujourd'hui pure? Vous ne haïssez pas alors le Français!

BOHERMANN. Vous vous trompez, Monsieur; je n'ai rien fait pour lui. Sa présence m'était odieuse; mais il fallait remplir le devoir d'un citoyen, de l'accepter comme une nouvelle épreuve que le ciel m'imposait; et j'avais du courage à le supporter, et j'en sortis triomphant.

BLUMFELD. Quoi! l'amitié, la reconnaissance, les vertus mêmes de ce jeune infortuné, ne vous ont point touché?

BOHERMANN. d'un jour, jour. Mes regards en sont dérivés; accordez-moi la grâce de m'en jamais parler.

BLUMFELD. Justifié! Mon ami, votre conduite a dû être bien imprudente. Bohermann l'offre de si qu'il a. Pendant ces trois mois, écoulés dans l'union la plus intime, dans les joies les plus tendres, se trouvant souvent seuls, et tous deux dans tin âge de l'on s'est joint de haïr, y a dû arriver que Paul et votre fille... même à leur insu, se haïssent-ils?

BOHERMANN. Amis... Si celui dont j'ai saué les jours eût abusé de l'hospitalité jusqu'au point de séduire ma fille, dégoûté au lieu de lui de son cœur, je jure qu'il aurait perdu par mes mains la vie qu'il m'eût don. [Stenhardt fait un mouvement

qui exprime une indignation.] Quel motif avez-vous pour me tenir en garde?

BLUMFELD, d'un air qui marque le doute. AUCUN.

BOHERMANN, d'un air sombre. Ah! puisse-t-il être vrai... [un son sec qui indique une révélation.] Le sort de ma fille est décidé. Monsieur; un homme dont la famille est respectable, M. Wolf, me demande sa main.

BLUMFELD. M. Wolf, du village d'Ausfeld?... On me l'a dit; mais j'en doute.

BOHERMANN. Il arrive aujourd'hui; aujourd'hui même je terminerai cette affaire importante, à laquelle j'attache l'espoir du bonheur de Lisbeth; mais voulez-vous me répondre de son obéissance.

BLUMFELD. Pourriez-vous s'accomplir et n'être pas saisis du regret! [Stenhardt secoue des coups; aussitôt après on entend la cloche des mariages.]

BOHERMANN, à part, d'un air sombre. Que veut-il me faire entendre?

BLUMFELD. Voici l'heure des trépassés. [après un moment d'hésitation, et lui prenant la main.] Mon ami, croyez-moi, ne précipitez rien à l'égard de votre fille. [Stenhardt, près à s'élever, l'enlève au milieu de son respectueux Bohermann; mais aussitôt, comme frappé d'une idée qui le libère. Les laborieux et mariages de la femme arrivent par la cour, parant divers instruments agricoles. On voit alors venir avec eux deux fillets des champs; on sent de toutes parts les gens qui viennent demander de l'ouvrage; et un vieillard aveugle, conduit par un petit garçon. Pendant que Pierre, Antoine et Jacques travaillent tout le monde, Lisbeth descend l'escalier et rejoint les villageois d'un air effrayé. Pendant ce mouvement général, le pasteur s'est retiré, au moment de tous des attraits du respect. Bohermann est demeuré sombre et triste.]

SCÈNE V.

BOHERMANN, LISBETH, ANTOINE, PIERRE, JACQUES, MARIE.

LISBETH. Mon père, tout le monde attend vos ordres. [Stenhardt, sans que l'on s'en aperçoive, se retire.]

BOHERMANN, à sa fille. Combien est-il venu de pauvres étrangers demander l'hospitalité!

LISBETH. Mon père, ces trois femmes; elles demandent aussi de l'ouvrage; et ce vieillard aveugle que conduit un jeune enfant.

BOHERMANN, avec tristesse. Un vieillard aveugle! [il Penne.] Où va-t-il?

LISBETH. A Williams, mon pays; il y a six lieues.

BOHERMANN, appelant un jeune paysan. Néel! [il se penche d'un air triste. Tu n'iras pas aux champs; tu conduiras ce vieillard à Williams. Tu auras soin qu'il ne manque de rien.]

LISBETH, avec une peine visible. J'y ai pensé, mon père.

BOHERMANN. Bonne-foi encore ce florin. Les femmes iront aux champs; on leur payera double journée. [Lisbeth va donner le florin au vieillard et dire quelques mots au pauvre femme; pendant ce temps Bohermann appelle un jeune villageois.] Guillot! je suis content de toi; j'ai pensé ce matin devant la grande porte de terre, elle est entièrement labourée; c'est bien. Tu aimes le travail; je salue que ta mère a deux enfants à nourrir...

Je double les gages. [il fait un mouvement de plus regardant le monde pressé par.] C'est bien... Va, va; tu es un bon fils. [Stenhardt se retire et lui fait approcher.] André! [Stenhardt vient d'un air content et se voit que tout le monde partage ce bonheur.]

QU'avez-vous fait hier? [il balance les yeux et s'en répondant.] Malheureux!... tu as un père infirme, une femme, un enfant, et tu as passé la journée tout entière dans un cabaret! Je le chasse; ne repars plus devant moi. [Tout le monde fait un mouvement pour intervenir au gage.]

LISBETH. Mon père, c'est ma première faute; pardonnez-moi!

BOHERMANN. Jamais! [Tout le monde se retire d'un air effrayé; Lisbeth sortit tristement éplorée, frappée d'un air en pleurant; comme il est un jour dans le fond de la salle. Lisbeth court après lui et lui donne sa bourse. Bohermann a mis un mouvement.] Il arrive André, reprend le bœuf et le jette au milieu des laborieux... — Au jeteur le bœuf! Je ne veux pas qu'un bienfait récompense une mauvaise action.

CHASSEZ-LE! [Les paysans s'aperçoivent d'André, veulent le pousser et le chasser; mais on s'empêche car on voit qu'ils se passent la bourse de main en main, et le donner le lui donne; aussitôt qu'il l'a eue, on le chasse de lui jeter les épingles et les boutons; puis tout le monde revient vers lui et lui parle gentimentement etc.] Quel est exemple, vous ne voulez pas que vous ne soyez, lorsque je dois punir, je ne pardonne jamais.

LISBETH, à part. Jamais!...

BOHERMANN. Vous savez tous quels sont vos travaux pour la journée. Allez d'abord au temple; le pasteur vous attend.

notre premier devoir est d'adorer l'éternel. J'ai vu vous rejoindre. (Les domestiques congédient les laboureurs, ouvriers, villageois, qui tous se rendent au champ. Dans ce moment Lisbeth se peut entre elle et monter l'escalier; mais son père la retient et lui fait signe de rester; elle obéit en tremblant.)

SCÈNE VI.

BOHERMANN, LISBETH. Voyez que son père sans lui parler, elle cherche à lire sa volonté dans ses regards, lui avance son chapeau. Bientôt s'assied, fait approcher sa fille et l'embrasse au moment.

BOHERMANN. Ma fille, la volonté du ciel m'a enlevé mon épouse et a frappé mes deux fils; je suis resté seul dépositaire de votre sort; j'en devrai compte à Dieu, je dois donc le régler. Cette obligation importante, il est temps que je la remplisse, non pas seulement parce que les ans ont blanchi mes cheveux, mais plutôt parce que le chagrin qui me dévore rapprochera sans doute le terme de ma vie.

LISBETH, avec douleur. Mon père...

BOHERMANN. Je veux vous laisser heureuse, et descendre au tombeau certain que ma fille honorerait ma mémoire et celle de mes fils. (Il se regarde au moment.)

LISBETH. Mon père, je me soumettrai à tout ce que vous exigerez; mais si mon bonheur est l'unique objet de votre inquiétude, si vous voulez rendre mes jours paisibles et ma vie supportable, ne changez pas mon sort. Tous mes vœux, tous mes desirs se bornent à rester près de vous, à vous consacrer tous mes soins, et à remplacer dans votre cœur, par ma tendresse et mon amour, les objets qui vous étaient chers... Si le tableau d'un autre bonheur, d'une autre situation s'est quelquefois offert passagèrement à ma pensée, la réflexion l'a dissipé comme un rêve, une chimère... et penser maintenant m'épouvante!... Oh! non, non, mon père, ne changez pas mon sort; vous pourriez, sans le savoir, condamner votre fille à mourir de douleur. (Elle appelle son monsieur sur ses yeux pour essayer ses pleurs.)

BOHERMANN, l'observant. Quel est donc cet autre bonheur dont le tableau s'est dévoué, dont la pensée fait couler vos larmes?

LISBETH. Ai-je dit cela? mon Dieu!

BOHERMANN. Aviez-vous quelque projet, quelque désir, quelque espérance que je dussé ignorer?

LISBETH, avec tristesse. Non, non, mon père, aucun... Je n'ai rien désiré, je n'ai rien espéré. Votre volonté doit être la mienne.

BOHERMANN. J'aime à le croire, et vous allez, j'espère, me le prouver. Mon dessein n'est pas de vous éloigner de moi; je ne veux pas me priver de mon dernier enfant: il m'est trop cher! Mais mon devoir exige qu'avant de quitter la vie je vous laisse sous la protection d'un époux digne de ma confiance et de mon estime.

LISBETH. D'un époux!

BOHERMANN. Mon choix est fait, et il ne pourra vous déplaire si votre cœur est libre comme vous me l'assurez. Il y a quatre mois que M. Wolf (ce nom vous est connu) m'a fait demander votre main.

LISBETH, avec étonnement. Lui!...

BOHERMANN. Il vous a vue au village d'Aufeld; il vous aime. En faveur de ce mariage, son oncle le bourgeois lui a donné son fortune et lui transmet sa charge. Vous voyez que ce mariage, dont tout me fait un devoir, offre les plus grands avantages; j'ai promis votre main.

LISBETH. Vous avez... vous avez promis ma main! Ah! mon père! c'est impossible!...

BOHERMANN, se levant avec violence. Impossible?... Il faut donc qu'un motif bien puissant s'y oppose?

LISBETH, se précipitant. Je... je n'aime pas... monsieur Wolf. BOHERMANN. Vous n'avez pas aimé l'époux. Ma fille, écoutez-moi: j'ai consacré ma vie à mériter l'estime de mes concitoyens, j'ai rendu mon nom respectable; il est gravé par l'honneur et la reconnaissance publique sur la tombe de mes deux fils; je veux qu'il soit gardé sans tache! Si le dernier de mes enfants, au déclin de sa vie, devait forcer mon front à rougir... quelque cruel qu'il fût le sacrifice, je le méconnaîtrais, et j'enferrai lancé sur lui par ma malédiction serait aussi l'arrêt de sa mort.

LISBETH, tombant à ses pieds. Ah! mon père!... jamais! jamais!

BOHERMANN, après l'avoir relevée. Vous m'avez pas sans doute un pareil sort à redouter. (Avec douceur.) Si votre cœur renferme un sentiment honnête, vertueux, dont l'objet, digne de mon estime, m'aît à se plaindre que des rigueurs de la fortune, vous pouvez m'ouvrir votre âme... (Lisbeth secoue les yeux vers son père avec un mouvement de joie; il s'agit au-dessus d'elle.) Un seul homme excepté! c'est l'étranger, que mon ressentiment vous défend même de nommer. (Lisbeth baisse les yeux en tremblant.)

Parlez! Parmi nos laboureurs, nos simples villageois, est-il quelqu'un que vous aimiez?

LISBETH. Non, mon père.

BOHERMANN. Pouvez-vous me l'attester?

LISBETH. Hélas! je vous l'atteste.

BOHERMANN. Alors aucun motif que la raison puisse admettre ne vous autorise à refuser la main de monsieur Wolf. Je l'ai choisie, votre cœur est libre; il sera votre époux.

LISBETH, avec air suppléant. Mon père!

BOHERMANN. Je le vois! (Jacques entre.)

JACQUES. Monsieur Bohermann, une voiture vient d'arriver au village d'Aufeld. Un monsieur en descend; je crois que c'est monsieur Wolf.

LISBETH, à part, déjà!... O ciel!...

BOHERMANN. Oui, c'est lui-même; je l'attendais. Jacques, allez au-devant de mon ami.

LISBETH. Que vais-je devenir?

BOHERMANN. Ma fille, vous ferez à monsieur Wolf l'accueil qu'il doit attendre de sa future épouse. La voilà. (Wolf paraît par Jacques qui l'annonce, et celui de French qui Jacques annonce immédiatement.)

SCÈNE VII.

BOHERMANN, WOLF, LISBETH.

BOHERMANN, allant à Wolf, Bonjour, monsieur Wolf; vous étiez attendu avec impatience. Ma fille, je vous présente mon ami. WOLF, allant à Lisbeth. Mademoiselle! ah! j'ai dû vous permettre!... (Il lui baise la main.)

BOHERMANN. Je regrette beaucoup, monsieur Wolf, d'avoir été forcé d'attendre jusqu'aujourd'hui pour accomplir notre projet le plus cher. Je viens à l'instant même d'en instruire ma fille; excusez sa timidité. Son cœur, qui n'a connu jusqu'à ce jour que la tendresse filiale, libre, m'a-t-elle dit, de tout engagement, recevra favorablement celui que j'ai contracté pour elle.

WOLF. Combien il m'est doux, Mademoiselle, d'entendre de la bouche de monsieur votre père que tous mes vœux sont comblés! Il vous sera facile d'appeler mon bonheur en apprenant que depuis longtemps je rattachais pour vous le plus ardent amour.

BOHERMANN. Je vous prie, mon ami, de vous regarder dès ce moment comme de ma famille.

WOLF. J'ai des lettres à vous donner de la part de mon oncle. J'apporte aussi des articles...

BOHERMANN. Pardonnerai-je. Ce soir, au retour du travail, nous règlerons tout ce qui touche vos intérêts; dans ce moment ma surveillance est indispensable. Je vous demande la permission de me livrer à mes devoirs, et je vous laisse avec ma fille; demain la pasteur de Moorberg bûnira votre union. (Lisbeth, dans un trouble qui lui permet plus de se confier, se laisse tomber sur son chaise. Jacques rentre au même instant.)

WOLF, avec empressement. Qu'avez-vous, Mademoiselle?

LISBETH, se levant précipitamment. Rien... Monsieur... (Bohermann s'approche d'elle et la regarde avec étonnement.) Je n'ai rien, mon père.

JACQUES, à part. Parvienne-t-elle!

BOHERMANN. Jacques, est-on prêt?

JACQUES. On vous attend, Monsieur.

BOHERMANN. Adieu, ma fille; (lui...) ne me forcez jamais à retracer ce nom. Au revoir, Monsieur Wolf. (Jacques présente à Bohermann et cède à son chapeau. Le laboureur sort suivi de deux autres.)

SCÈNE VIII.

WOLF, LISBETH.

LISBETH, à part, traversant la salle. Le courage, la force me manquent. Et voilà l'heure où Paul devait venir... Allons! il faut qu'il s'éloigne. (Elle se précipite.)

WOLF. Mademoiselle, vous me quittez déjà? Après l'accueil flatteur que j'ai reçu de monsieur votre père, il m'est permis d'espérer de vous un moment d'entretien.

LISBETH, avec douleur. Si vous l'exigez, Monsieur, je resterai. (Elle redouble de suite son effort pour cacher ses larmes.)

WOLF, à part. Il faut que j'éclaircisse... Ce Français, m'a-t-on dit... ses pleurs, son trouble... (Il examine Lisbeth.)

LISBETH, à part. Si j'osais lui avouer... il me sauverait peut-être... Oui, je serai sincère.

WOLF, s'approchant d'elle. Jusqu'à présent, Mademoiselle, si l'assurance que monsieur votre père a daigné me donner de vos sentiments a dû me remplir de joie, le silence que vous avez gardé en un cruellement arrêté l'alarme, et dans ce moment même où il me savait si doux de vous parler de ma tendresse, les pleurs que vous cachez en vain m'en défilent l'aveu.

LISBETH, à part, et qui n'a point paru l'écouter. Nous sommes seuls... il le faut.

WOLF. Votre trouble, votre agitation... dois-je les attribuer à ma seule présence? ou bien auraient-ils une cause à laquelle je serais étranger?

LISBETH, prenant le main de Wolf, et l'embrassant quelques pas, après avoir regardé vers son père. Monsieur, mon père vous estime, il parle de votre cœur avec éloges; je crois et je suis moi-même en vous ma confiance, dont vous n'abuseriez pas, car je serais perdue. Je connais peu le monde, ses loix, ses usages. Privée de ma mère, élevée au village, presque toujours solitaire, je n'ai eu jusqu'ici pour guide que les conseils de mon propre cœur et les exhortations d'un respectable ministre; daignez donc m'excuser si ma conduite envers vous n'est pas conforme à tout ce que la bienséance exigeait. Hélas! Monsieur, je vous connais à peine, je ne dois donc vous supposer que des sentiments généreux.

WOLF. Expliquez-vous, Mademoiselle.

LISBETH, avec beaucoup d'embarras. Vous m'aimez, m'a-t-on dit?

WOLF. Oui, oui, Mademoiselle.

LISBETH. Vous ne voulez donc pas mon malheur?... Mon père m'ordonne de vous donner ma main...

WOLF. Eh bien?

LISBETH, en tremblant. Je peux, je dois lui obéir... Mais mon cœur n'est pas à moi.

WOLF. Votre cœur...

LISBETH. Ah! Monsieur, j'ai compté sur votre pitié, sur votre générosité; ma vie est attachée au secret que je vous confie. J'ai cru qu'il était du devoir de l'honneur de ne pas vous tromper. À présent, Monsieur, soyez mon juge, soyez mon protecteur!

WOLF. Moi, Mademoiselle... Un tel aveu!... Vous aimez donc quelqu'un?

LISBETH. Ah! je ne serai jamais là!

WOLF. Jamais! Je le crois... (Lisbeth le regarde avec surprise.) Mais alors, quel espoir conservez-vous?

LISBETH, pleurant. Aucun...

WOLF, à part. M'aurait-on dit la vérité? (haut.) Mademoiselle, cette calomnie frivole, cette grande sincérité... la trouve-t-on partout également dans votre conduite?

LISBETH. Comment, Monsieur?

WOLF. Vous ne m'avez rien appris; mais vous avez oublié de me dire que le capitaine français...

LISBETH. Ciel!

WOLF, à part. Ce doit être lui.

LISBETH. M. Paul?

WOLF. N'a pas, comme on le croit, quitté ce village...

LISBETH, avec vivacité. Je vous assure... (Elle s'arrête.)

WOLF. Quel donc?... (Elle se met à pleurer.) Mademoiselle, votre sincérité exagée de ma part une égale franchise. Vous connaissez le caractère inflexible de votre père; s'il apprenait que vous aimiez ce Français...

LISBETH, avec frémissement. Oh! je serais perdue!

WOLF. Vous l'aimez donc?

LISBETH. Dieu! ne le sachiez-vous pas?

WOLF. Non, mais je le soupçonnais. C'est donc lui!... Et vous l'avouez... Et vous croyez que mon amour va vous céder à cet étranger, quand il pour moi l'autorité de votre père et l'assurance que vous n'oserez jamais résister à sa volonté?

LISBETH. O ciel! qu'ai-je fait?

WOLF. Écoutez-moi, Lisbeth. Je vous aime; nulle raison ne saurait balancer la force de mon amour, et des motifs qui ne sont pas moins puissants me font mettre un prix immense à la possession de votre main.

LISBETH. Malheureuse!

WOLF. N'espérez donc rien d'une fausse délicatesse. Je tiens votre secret, il vous sera entièrement à ma disposition; car si je révélais à votre père...

LISBETH. Je n'aurais plus qu'à mourir.

WOLF. Eh bien! je garderai le silence, j'oublierai même l'aveu que vous venez de me faire; jamais ce fait secret ne sera trahi. Mais demain, sans m'opposer ni retard ni obstacle, vous serez mon épouse... il le faut; car votre père apprendrait tout, et vous n'en seriez que plus sûrement à moi.

LISBETH. Je n'ai donc plus d'espoir!... Ah! Monsieur, j'ai mis ma vie dans vos mains! Grâce! grâce!

WOLF. Plus vous me suppliez, plus vous rendez ma résolution inébranlable. Je vous aime, Lisbeth: ce mot renferme tout, jamais! jamais, je ne vous céderai-volontairement à un autre... (Elle fond en larmes, et se précipite pleurant.) Adieu, Mademoiselle. Jugez bien votre situation; ne vous exposez pas inutilement au courroux de votre père. Pour moi, si vous m'y forcez, je tiendrai ma promesse, car je vous vous obtiens à quelque

prix que ce puisse être. (Il s'éloigne, et dit en sortant.) Surveillons-la.

LISBETH, se laissant tomber sur un siège. C'en est fait! c'en est fait... (Elle se précipite, mais sans faire de bruit et d'un air de mystère.)

SCÈNE IX.

LISBETH, MARIE, peu après PAUL.

MARIE. Mam'selle! mam'selle! monsieur le capitaine, M. Paul est là.

LISBETH, se levant. Grand Dieu! monsieur Paul?

MARIE. Oui, il attend. M. Wolf est parti, il n'y a personne; faut-il le faire entrer? (Il paraît à l'approche.)

LISBETH. Non, non, Marie; dis-lui qu'il s'abstienne, qu'il parte; qu'il ne m'est plus permis, plus possible de le voir.

PAUL, jetant un coup d'oeil sur son montre qui le dégoûte. Dieu! que dis-tu?

LISBETH, avec effort. C'est lui! (Elle reste un moment incapable de frapper. Marie se tient au fond de la salle pour observer si perçus s'approche.)

PAUL. O mon amie! qu'ai-je entendu? Quoi! c'est toi qui m'ordonnes de partir, d'abandonner une amante, une épouse qui m'est plus chère que la vie!

LISBETH. Il le faut! tout est perdu! Paul, mon père est inflexible! Un nouveau coup, un nouveau malheur vient encore nous frapper.

PAUL. Un nouveau malheur! Et quel donc?

LISBETH. On dispose de ma main, on la destine à M. Wolf.

PAUL. Grand Dieu! et tu m'ordonnes de partir, tu veux que j'abandonne! Écoute-moi, Lisbeth; ce coup, je l'avais prévu; mais il ne change rien à notre sort, car il ne nous est plus permis de nous séparer. Pourquoi donc succomber au malheur quand je t'en montre le terme?... La France... (Lisbeth l'arrête de geste.) Chère amie, chère épouse, si tu m'aimais assez... AMÈS POUR OUI...

LISBETH. Quelque mon père!... jamais!

PAUL, avec désespoir. Eh bien! je lui dirai la vérité.

LISBETH. Grand Dieu! tu n'as pas...

PAUL. Il plongera, s'il le veut, un poignard dans mon cœur; j'aime mieux mourir que de l'abandonner.

LISBETH, avec adresse. Moi aussi.

PAUL. Eh bien! ma Lisbeth, il faut prendre un parti. Plus notre position devient périlleuse, plus il faut nous armer de courage. (Elle l'arrête au passage frappe d'une idée.)

LISBETH. Oui, oui, mon ami, il faut que ce jour décide de notre sort; mais, je t'en supplie, je t'en conjure, n'en soyons pas nous-mêmes les arbitres; Dieu pourrai nous punir d'un malheur, dans la faute où nous sommes tombés. Paul, il est temps de chercher un guide, un appui; jetons-nous tous les deux dans les bras du pasteur.

PAUL, avec un peu de crainte. Du pasteur? J'y consens. La bonté, la vertu de cet excellent homme ne peuvent que nous sauver... Je crains pourtant les reproches... N'importe! je vais...

LISBETH. Non, non, pas toi-même, mon ami. (Appelant.) Marie! cours chez M. Blumfeld; dis-lui que je le demande, que j'ai besoin de son secours, que je suis perdue s'il m'abandonne.

MARIE. J'y vais tout d' suite; il est à c't' heure chez lui, et j'y vais vous l'amener. (Elle sort.)

LISBETH. Ah! puisse-t-il me pardonner! (Wolf, qui se cache, voit Marie qui sort précipitamment et reconnaît Paul. Il s'approche sans se faire voir.)

SCÈNE X.

LISBETH, PAUL, et un peu WOLF.

WOLF, à part. Le voilà.

PAUL. Te pardonner, ma Lisbeth? Est-ce donc toi qui es coupable?

LISBETH. Oui, mon ami; tu ne savais pas que mon père avait juré... J'ai voulu le haïr, je n'ai pu que l'aimer.

WOLF, à part. Elle me trahit!

PAUL. Qu'il est injuste! qu'il est cruel!

LISBETH. Paul, c'est mon père.

WOLF, à part. Je ne dois plus hésiter; allons chercher Robert.

LISBETH, d'un air de prière. Mon ami, le pasteur va venir; quelque pénible, quelque douloureuse que soit la condition qu'il pourra me prescrire, quelque chose enfin qu'il exige de

neus, promets-moi, jure-moi d'obéir à cet homme respectable.

PAUL, avec tristesse. Li-beth!...

LISBETH. Je t'en prie par tout ce que je souffre pour toi.

PAUL. Ah! je le te promets, je te le jure sur l'honneur d'un militaire!

MARIE, entrant doucement. Le voici!

PAUL, à Marie. Retire-toi, Marie. [Marie s'éloigne et le pasteur sort au même temps.]

SCÈNE XI.

BLUMFELD, PAUL, LISBETH, et ensuite MARIE.

BLUMFELD, avec sévérité. Vous ici, Monsieur?... Vous chez le père de mademoiselle... à son laud, en son absence?

PAUL, embarrasé. Monsieur, avant de m'adresser des reproches que je n'ai sans doute que trop mérités, je vous supplie de m'entendre, et peut-être trouverez-vous dans notre malheur plus de motifs pour nous plaindre et pour nous secourir que pour nous condamner. [Lisbeth, qui, pendant que son oncle parle, s'est approchée, tends en silence ses bras de prière.] Vous m'avez soutenu, dit-on, à ceux qui vous implorait; ne nous repoussez donc pas, car nous avons besoin d'un ami sincère et d'un protecteur... Monsieur, nous nous aimons, et mon père l'ignore... [Il seulement il aperçoit Lisbeth aux genoux du pasteur qui le regarde avec la référence.] Lisbeth! [Il lui en met les mains pour la relever.]

BLUMFELD, l'arrête. Laissez, laissez-la, Monsieur; elle a besoin d'implorer le pardon de Dieu pour espérer d'obtenir celui de son père.

PAUL, avec douleur. Monsieur, je suis seul coupable; mais rien n'est plus sincère que mes vœux. Je demande une épousée et...

BLUMFELD, l'arrête. JE VOUS CROIS. [Il relève Lisbeth qui fond en larmes.] Ma fille, ne vous livrez pas à une douleur immodérée; il ne faut pas que le repentir aille jusqu'au désespoir; Dieu le défend, car le repentir est une vertu qui doit soutenir et non pas accabler notre âme. Vous avez commis une grande faute, mais vous venez vers moi pour trouver un appui, du secours... je vous en remercie, mes enfants. Je bénis le ciel de ce que vous n'avez pas douté de mon cœur, et vous ne serez pas trompés, car maintenant mon devoir est d'aller vers vous et de vous ouvrir les... [Lisbeth lui saute au cou et s'adresse à Paul.] Monsieur, la position où votre amour et le destin vous placent est bien délicate. L'enlèvement des obstacles que je tremble d'entrevoir, et nous aurons besoin tous les trois d'un grand courage et surtout d'une grande prudence. Votre devoir, vous en êtes convaincu, est de faire tous vos efforts pour obtenir de son père cette indispensable liberté!

PAUL. Oui, Monsieur, mon devoir, mon honneur, et même devant vous j'ose ajouter mon amour.

BLUMFELD. Je vous estime assez pour ne pas douter de votre parole; mais, redoutant-je avec plus de raison qu'on ne s'oppose à vos vœux, si Bohermann, malgré nos prières, nos conseils, vous refusait sa fille?

PAUL. Me la refuser! Monsieur, cela me semble impossible. Je suis d'une famille respectable et déjà dans un grade où l'on obtient de la considération.

BLUMFELD. Cependant, Monsieur, cependant, si Bohermann rejetait votre demande?

PAUL, d'un air hésitant, anxieux avec force. Monsieur, je crois... je crois qu'il me serait permis de sauver mon épouse.

BLUMFELD. Non, Monsieur, non, cela n'est pas permis, et voilà justement l'épreuve que je redoute.

PAUL. Quoi?

BLUMFELD. Non, vous dis-je! Vous ne commettez pas un crime pour réparer une faute; vous ne donnez pas la mort à un vieillard, vous ne lui arrachez pas le dernier de ses enfants après l'avoir déshonoré; vous ne payez pas l'hospitalité à laquelle vous devez la vie par cette horrible ingratitude! Savez-vous que les droits d'un père sont, dans toute la nature, ce qu'il y a de plus sacré? Savez-vous que celui qui ravi son fils à ses parents commet un crime qui excède tous les autres forfaits? Non-donc, vous serez père au jour de vengeance, et jurez, devant le ciel, jurez que vous respecterez l'asile et les droits du père de Lisbeth, ou je me retire et vous abandonne.

PAUL. Arrêtez, Monsieur!... Vous commandez le respect et la vénération... je me soumetts... j'adore Li-beth; disposez de ma vie.

BLUMFELD. A présent vous êtes digne d'elle. [Les parents tous les deux par la suite.] Ecoutez maintenant ce que le devoir vous commande : Il faut vous épouser... j'ai prévu vos larmes...

PAUL. Moi l'abandonner!

BLUMFELD. Je la prends sous ma protection.

PAUL. Je m'obéirai, Monsieur. Où ira-t-elle?

BLUMFELD. Je l'aurai moi-même le bon qu'elle vous vous rendra. [De son de la postiche.] Dupuis longtemps j'ai sur M. Wolf des soupçons qu'il est de mon devoir d'éclaircir, instruit du dessein de votre père, j'ai dû en ce matin écrit au pasteur d'Amfeld, et demain j'aurai sa réponse. [A Paul.] Gardez-vous jusqu'à de paraitre aux regards de Bohermann. Et vous, ma fille, si vous avez malheureusement à rejoindre sa colère, je serais là pour vous secourir.

PAUL. Ah! ne l'abandonnez pas! En la laissant dans vos bras, je vous laisse bien plus que ma vie.

BLUMFELD. Monsieur, en me plaçant de lui servir de père, j'en réponds à Dieu même... Mes enfants, l'heure avance... Allez, Monsieur, suivez-moi. [Marie paraît au fond et s'approche de ses malheureux.]

PAUL, avec douleur Li-beth!

LISBETH, du son de désespoir. Adieu, Paul, adieu! je ne vous reverrai plus!

PAUL. Grand Dieu!

BLUMFELD. Ma fille!

LISBETH, fondant en larmes. Soumettons-nous sans murmurer... j'accepte toutes les douleurs pour expier mon crime. Paul, adieu! [Elle tombe dans les bras de Marie et de son père, qui la portent vers sa chambre.]

PAUL, se jetant à ses genoux et balant une de ses mains. Ah! juste ciel!... Li-beth!...

BLUMFELD, l'arrête. Venez, venez, mon ami! Le moment est effrayant, mais le retour de ses sens le rendra plus cruel encore!... [Paul est prêt à résister.] Venez, je l'exige!

PAUL, résistait à l'insistance du père. Ah! Li-beth! Li-beth!... [Ils sortent, à mesure qu'ils s'éloignent, Lisbeth s'écroule sur son père et revient à elle.]

SCÈNE XII.

LISBETH, MARIE, et successivement JACQUES, PIERRE ANTOINE.

MARIE. Mam'selle! Mam'selle! j'entends courir... Je crois qu'on vient.

LISBETH. Paul est-il parti?

MARIE. Oui, oui, Mam'selle.

LISBETH. Je n'ai donc plus qu'à mourir! [Jacques entre précipitamment.]

JACQUES. Mademoiselle! Mademoiselle!... ne restez pas dans cette salle... Éloignez-vous d'ici!

LISBETH, dans un grand trouble. Pourquoi donc?

JACQUES. Monsieur votre père revient à la ferme.

LISBETH. Mon père!... Eh bien! eh bien! qu'il aille à cran-

dre?

JACQUES. Je l'ignore, mais je tremble... Monsieur votre père venant d'arriver dans les champs; à peine avait-il donné quelques ordres que M. Wolf est accouru vers lui dans une agitation inexplicable...

LISBETH. M. Wolf!

JACQUES. Il lui a parlé longtemps avec des gestes furieux. Ah! Mademoiselle! j'en suis sûr, ce pontif prêtre la colère qui échauffe soudain sur la front de M. Bohermann, ses regards, sa voix semblaient menacer le ciel même; il nous a tous chassés; mais il a pris aussitôt le chemin de la ferme.

Nous, Mademoiselle, nous sommes accourus par le petit sentier, pour vous avertir. Il nous suit, il doit être bien près...

Ah! venez, venez, ma chère demoiselle! ne restez pas ici...

[Il se jette de l'éloigner; dans ce moment Pierre et Antoine accourent.]

LISBETH. Il suit tout!... C'en est fait!... Je n'y vois plus!

PIERRE, se fendant la tête. Le ciel! le ciel!... Il descend la colline! Il entre dans la cour! Ah! mon Dieu! il a des armes!

TOUTS. Des armes!

JACQUES, à Li-beth. Venez, venez... [Tous la prient de s'éloigner.]

LISBETH. Non, non, il faut mourir ici! [Elle tombe morte et comme insensible.]

JACQUES. Ma chère malheureuse! [Tous l'embrassent; Li-beth leur fait signe de la laisser; en ce moment Bohermann qui apparaît.]

PIERRE et JACQUES. Fuyez! fuyez!

JACQUES, après. Ah! courons chercher le pasteur. [Ils veulent fuir sans les autres, mais lorsqu'ils sont au fond, Bohermann gesticule; il vient en fureur sur eux, et se jette à terre, et se met à crier: « Sauvez-moi! Sauvez-moi! »]

Il se jette vers les autres, et se met à crier: « Sauvez-moi! Sauvez-moi! »]

JEANNETTE, prenant Jules et Lisa par la main. Allons, petits, venez-vous-en.

JULES ET LISA, lui échappent en même temps. Adieu, papa! adieu, maman! (Ils vont s'éloigner dans leurs bras et leur, puis ils se retournent avec l'accent, tandis que Blumfeld lit la lettre qu'il a reçue. Madame Blumfeld les conduit jusqu'à la porte.)

BLUMFELD. Le malheureux!... Combien il s'en fallait qu'on m'eût appris toute la vérité! Juste ciel! Des désordres honteux, des vices détestables! Il était sous le coup des lois, prêtés à le flétrir, et son odieuse hypocrisie imposait à sa famille elle-même! Quelle ironie terrible pour Bohermann! Cette preuve à la main, voilà, lui dirai-je, à qui vous donniez votre calotte et votre fille. Son cœur en frémit, et, peut-être encore!

MADAME BLUMFELD, revenant vers son mari. Mon ami, nous voilà seuls.

BLUMFELD. Je te comprends. Appelle-la. (Il s'approche d'une des portes latérales.)

MADAME BLUMFELD. Lisbeth! Lisbeth! (Lisbeth sort de la pièce voisine; madame Blumfeld la prend par la main pour l'engager à venir.)

SCÈNE II.

MONSIEUR et MADAME BLUMFELD, LISBETH.

MADAME BLUMFELD. Venez, ma chère enfant, venez; vos amis désirent vous voir, vous consulter. (Lisbeth s'approche d'un air si méfiant, hostile. Voyez le air et madame Blumfeld qui lui tendent les bras, elle s'efforce d'écarter d'un air résolu.)

LISBETH. Mes amis? Je suis coupable et vous m'aimez encore, et vous avez pitié de moi!

BLUMFELD. Puisque la Providence vous a jetée dans nos bras, c'est-à-dire dans notre fille!

LISBETH. Hélas! quel devenez mon père? Il doit être bien malheureux! Il m'a chassée; maintenant il n'auro plus personne pour essayer ses larmes.

BLUMFELD. Je ne l'abandonnerai pas.

MADAME BLUMFELD. Son caractère s'assèvera.

LISBETH, avec une certaine douceur. Jamais, jamais, Madame! Il ne pardonne pas! Monsieur, je vous supplie d'écouter ma prière. Au nom du ciel, au nom de vos devoirs sacrés pour une fille, ramenez-moi chez mon père, ou, si vous ne l'avez, accordez-moi seulement la grâce d'y retourner!

BLUMFELD. Seule?

MADAME BLUMFELD. Ma chère Lisbeth!

LISBETH. Ne croyez pas que je m'aveugle sur le sort qui m'est réservé; mon père est insurmontable... Mais je ne crains pas de mourir; hélas! je le désire! Voyez combien je suis à plaindre! Je suis maudite; je n'ai plus d'asile sur la terre; jamais je ne reverrai M. Paul! jamais il ne sera mon époux!

MADAME BLUMFELD. Pourquoi?

LISBETH. Mon père ne le veut pas; je ne braverai pas sa défense! Vous voyez bien que je n'ai plus d'espoir et que mon cœur est blessé de toutes parts; ne m'arrachez donc plus au courroux de mon père. J'aime mieux qu'il s'apaise en achevant de me punir. Il m'a donné la vie, il peut bien me la reprendre. Ah! je vous en supplie, ramenez-moi chez mon père!

MADAME BLUMFELD, sans répondre. Ah! mon ami!

BLUMFELD. Non, non, ma fille; je réponds de vous à d'autres encore qu'à votre père; je vous rendrai, j'espère, à sa tendresse... Mais vous ne sortirez pas de nos bras pour affronter sa colère.

LISBETH. Je ne le reverrai donc plus?

MADAME BLUMFELD. Quelle affreuse idée! Ma chère Lisbeth, le cœur d'un père peut-il être toujours irrité?... et contre une fille si tendre? Non, non! Le ciel a peut-être épargné déjà votre père... Mon ami, retournez à la ferme; va trouver Bohermann, prends-lui le repentir, la bonté de sa fille. S'il pleure... sa dureté... plains-le; point de reproches! Ramène-le par la douceur. Va, va! j'ai beaucoup d'espoir; nous prions toutes les deux pour obtenir son pardon. (Lisbeth se jette à madame Blumfeld pour le prier d'aller.)

BLUMFELD. J'y vais, ma tendre amie; ton désir part d'une source trop pure pour n'être pas rempli. Moi aussi j'ai maintenant quelques raisons d'espérer. Cependant, ma chère fille, ne quitte pas mon épouse; vous me le prometiez?

LISBETH. Ehl Monsieur, on trouverait-je un refuge? (Ils se retirent dans les bras de madame Blumfeld et le geste va continuer; mais dans ce moment on entend du bruit, et Jeannette entre tout-à-coup.)

SCÈNE III.

MONSIEUR et MADAME BLUMFELD, LISBETH, JEANNETTE.

JEANNETTE, courrant. Madame! Madame!...

MADAME BLUMFELD. Ah! Jeannette! mes enfants?

JEANNETTE. N'avez pas peur! y n'eu est rien arrivé. (Ils tiennent la porte, puis s'écartent à part en posant et se tenant.) Mais, Madame, not' maître, ne laissez pas sortir mam'zelle Lisbeth; prenez même bien garde qu'on ne sache qu'elle est ici.

BLUMFELD. Chez moi?

MADAME BLUMFELD. Pourquoi?

JEANNETTE. Hélas! mon Dieu!... Je n'oserai jamais vous le dire (plus bas) devant elle. (Grand bruit au dehors, cris confus.)

LISBETH. Ciel!

JEANNETTE. Tenez! tenez! (Murmure au fond.) Voyez-vous comme on court!... (On voit à travers les vitres une foule de villageois traverser la chaïs.)

LES VILLAGEOIS. A la ferme! à la ferme!

JEANNETTE. Y vont tous à la ferme!... Coches, caches Mam'zelle...

MADAME BLUMFELD, prenant vite Lisbeth par la main et l'entraînant dans la pièce latérale. Ah! pauvre enfant! Venez! venez! (Ils se retirent vite dans la chambre latérale.)

BLUMFELD, à Jeannette. Mais qu'est-ce donc, Jeannette? D'où vient ce tumulte?

JEANNETTE. Ah! Monsieur; je tremblais si fort!... Y n'est pas sûr que la ferme de M. Bohermann existe encore demain...

BLUMFELD. Existe!... grand Dieu! pourquoi? (On frappe à la porte en même temps. Madame Blumfeld ouvre de la pièce voisine dont elle tire vite la porte.)

JEANNETTE. Ah!

MADAME BLUMFELD. On a frappé!

JEANNETTE. N'ouvrez pas, n'ouvrez pas, not' maître!

BLUMFELD. Refuser d'ouvrir! jamais! La maison du pasteur doit être ouverte à tout le monde. Allez, allez bien vite, Jeannette. (On continue à frapper. Jeannette court au fond regardant par les vitres d'un des fenêtres. On y voit plusieurs voitures.)

BLUMFELD, à sa femme. Ne l'alarme pas. Je sais que le caractère des habitants de ces montagnes est ardent, impétueux et qu'il s'irrite facilement; mais quel que soit le motif de ce tumulte insensé, ma maison a une respect, et l'indignation de Lisbeth est son seul protection.

JEANNETTE, sourdement. Not' maître, il n'y a pas de danger. C'est M. Jacques; y va tout vous conter.

M. ET MADAME BLUMFELD. Jacques! Jeannette ouvre la porte. Jacques entre aussitôt; il est dans la plus parfaite effusion et ses vêtements sont en proie au désordre. Le contact du buste tendu sur l'épaule et son drapeau par ses mains charnelles; on sent le contact, on lui croit une étreinte et on le voit courir. Jeannette referme la porte et ramène le linge et le chapeau du vicillard.

SCÈNE IV.

BLUMFELD, MADAME BLUMFELD, JEANNETTE et JACQUES.

M. ET MADAME BLUMFELD. Jacques, mon ami, qu'y a-t-il donc?

JACQUES. Ah! monsieur le pasteur! ah! Madame... Que le ciel nous assiste! Tout est perdu!

M. ET MADAME BLUMFELD. Perdu!...

JACQUES. Un crime!... un meurtre!... un homicide a été commis...

BLUMFELD. Grand Dieu!

JACQUES. La pauvre Lisbeth n'a plus de père!

MADAME BLUMFELD. Ah!

BLUMFELD, de geste, retournant le air qui s'élance à sa femme. Silence! Juste ciel! Jacques, Jacques, Bohermann...

JACQUES. N'existe plus!

BLUMFELD. Part! Revenez vite pleurer la malheureuse fille est prise de mort. (On lui indique qu'elle est dans la pièce voisine.) Quelle main cruelle!...

JACQUES, se levant et s'élancant de la porte qu'on lui a indiquée. On ne sait pas... c'est-à-dire... on croit... on a découvert... Ah! j'en frémis... Tout le village est convaincu que c'est lui-même qui s'est donné la mort.

BLUMFELD. La mort! Mon ami, parlez plus bas; rappelez vous sens et dites-moi... Mais non, non, je veux d'abord aller moi-même...

JACQUES. C'est inutile. Monsieur; il a disparu, on n'a trouvé que ses vêtements sur l'auvent sur le rocher du torrent.

MADAME BLUMFELD. Ciel! au-dessus du précipice!

JACQUES. Vous savez, monsieur le pasteur, comment, après la scène horrible de tantôt, tous les habitants de la ferme se sont enfuis épouvantés. Notre première pensée fut d'apporter

ki l'infortunée que son père avait chassée, et, dès que nous la vîmes en sûreté, nous retournâmes bien vite. Pierre, Antoine et moi, pensant que notre maître aurait besoin de secours. Il n'était plus à la ferme. Nous nous mêmes aussitôt en devoir de le chercher. Moi je me dirigeai vers les champs, Mario courut au village, et Pierre avec Antoine prirent le chemin du torrent qui mène à la forêt.

ALMFELD. Du côté de chez Alix ?

JACQUES. Oui, Monsieur. Moi je trouvais dans les champs tous les travaux abandonnés; Mario fut effrayé de la rumeur qui régnait déjà dans le village. Mais tout à coup ça fut bien pire. Pierre et Antoine revinrent à leur tour; ils étaient pâles, tremblants, et rapportaient des habits déchirés qu'ils venaient de trouver sur le grand rocher du torrent. Figures-vous l'horreur et l'épouvante! Ces vêtements étaient ceux que M. Bohermann portait quand il sortit de la ferme. Aussitôt l'on se souvint qu'il a pris le chemin du torrent, que son air était sombre, égaré, qu'on l'a vu disparaître du côté des moutins. L'éfroi s'empara de tous; on courut, on s'informa, et l'on acquiesça enfin l'horrible certitude que mon malheureux maître, frappé de désespoir, peut-être de démence, s'est précipité du grand rocher dans les tourbillons du torrent.

ALMFELD. Il a commis ce crime ! O ciel !

JACQUES. A la nouvelle de sa mort, l'indignation contre Lisbeth s'est accrue; ou accuse cette pauvre fille d'être la cause d'un horrible suicide ! Vous frémirez d'entendre la punition dont on la menace... On l'a écrit encore à la ferme, on l'y cherche... Ah ! monsieur le pasteur, ne l'abandonnons pas !

MADAME ALMFELD. Non, non, Jacques, nous la protégerons comme si elle était notre propre fille.

ALMFELD. Il faut d'abord connaître toute l'étendue du péril et prendre sans tarder une résolution dont la mort de Bohermann me laisse le maître. Jacques, rappelle ton courage ; il s'agit de sauver Lisbeth... (A Jacques.) Bonne-moi ce qu'il faut pour écrire. (Jeannette apporte du papier sur la table.)

JACQUES. Ah ! Monsieur, je ne veux plus quitter la fille de mon maître.

MADAME ALMFELD. Que vas-tu faire ?

ALMFELD. Posons entre un femme et Jacques. Jacques ira de ma part chez M. Brown, c'est le plus respectable des laboureurs de ce pays ; il le priera d'assembler le conseil des notables et de me le rendre à la ferme ; je l'y précéderai.

JACQUES, prêt à sortir. Oui, Monsieur.

ALMFELD. Attendez... (Il se place à la table, écrit, parle au dévot, et pendant ce temps Jacques va s'enfermer de l'autre côté de la salle.) Vous, Jeannette, vous irez au hameau d'Arkel, vous remettrez ce billet à M. Paul, le capitaine français. (Se tournant vers madame Almfeld.) Il a causé bien des maux ; c'est à lui maintenant d'en réparer une partie et de sauver l'infortunée que son amour a perdue. (A Jeannette et à sa levée.) Défendez-lui surtout d'approcher de Moorberg. Qu'il ne rende chez Alix ou plaidât chez sa fille; elle demeure près du torrent... J'ai moi-même l'y rejoindre... (A madame Almfeld.) Vous, ma chère épouse, je vous laisse à remplir une tâche bien pénible. Notre pauvre Lisbeth ne peut plus rester dans ce village; dis-lui que son père exige qu'elle s'éloigne, qu'il faut qu'elle parte.

MADAME ALMFELD, pleurant. Elle croira que je la chasse.

ALMFELD. Non... elle verra bien que tu pleures avec elle. Réunis le peu d'or que nos épargnes nous ont donné... (Il va prendre une bourse dans un secrétaire.) joins-y ces trente ducats... C'était le commencement de la dot de Lina.

MADAME ALMFELD. Ohi, oui...

ALMFELD. Ayant tout ce que la bonté pourra prévoir d'utile, et préparé la voie le travail à vous quitter.

MADAME ALMFELD. En aurai-je la force !

ALMFELD. Il le faut... (Jeannette va Jacques, qui s'est levé et à qui Jeannette donne ses lettres et son chapeau.) Allons, mes amis, du courage ! Jacques, allez chez M. Brown; vous, Jeannette, courez au hameau d'Arkel; moi, je me rends à la ferme. (Jeannette court la porte; le pasteur sort avec les deux domestiques et madame Almfeld reste seule; mais presque au même instant Wolf paraît en frot, et s'approche du pasteur avec les domestiques, il entre avec eux, voit madame Almfeld seule, et tombe évanoui comme on qu'il dit.)

SCÈNE V.

MADAME BLUMFELD, WOLF, son être va.

MADAME BLUMFELD. Grand Dieu ! la renvoyer, l'obliger à partir dans un moment aussi cruel ! Comment m'y prendre ? Puis-je lui dire : « Pauvre fille, tu n'as plus de père, plus d'amis, plus d'asile. Va, marche ou basard; que le malheur nous maintienne au guidon... » Ah ! mon cœur s'embrasait... Et pourtant, il le faut... Allons ! il le faut... (Elle entre dans la bibliothèque sans voir le Wolf.)

SCÈNE VI.

WOLF, seul dans sa chambre. Elle est ici... J'en avais eu d'abord le soupçon, maintenant j'en ai la preuve... Ah ! mon cœur se rassure ! Je tremblais qu'elle fût perdue pour moi. Cependant elle n'est pas encore en mon pouvoir; le pasteur de Moorberg favorise les Français, et ce Français attend au village d'Arkel... Combien toutes choses dans ma position ! Qui jamais eût prévu l'effet horrible du délire de Bohermann ? Avec lui se sont anéantis mes droits sur sa fille... La perdrai-je ? Ah ! cette idée me désespère... Je l'aime ! Et comment, sans le secours de sa fortune, sortir de l'abîme où je me suis plongé ? La prison, la misère, le débâtement... Non, il faut qu'elle soit à moi ! Je l'enlèverai d'ici... de la maison du ministre ! Cela serait dangereux... Quel parti prendre ? Le conseil est assemblé, les villageois exaspérés demandent qu'elle soit bannie, tout à l'heure des furieux menaçaient d'incendier la ferme. Pour prévenir de plus grands malheurs le conseil condamne Lisbeth... elle sera chassée du village, et si je tarde jusque-là, c'est mon rival qui la recueillera... J'aimerais mieux la livrer à la rage des montagnards... Mais si je me présentais moi-même au conseil; si, m'appuyant des droits que m'a donnés son père, sans m'opposer au banissement, j'offrais, après la sentence, de recueillir l'infortunée, de la conduire dans ma famille, de la protéger dans son malheur... qui me la refuserait ? C'est à titre d'époux que je la réclamerais. Ce moyen est le seul... Il est noble, généreux; je le crois infaillible; et Lisbeth ne sortirait d'ici que pour m'être livrée... Ah ! quel triomphe ! Je me vois à ce plan mi-danger, mi-succès... Sa volonté, peut-être... On ne la consultera pas... D'ailleurs, il faut qu'elle sorte du village... Eh bien ! de force ou de gré, elle sera à moi... Elle est ici; je le sais... Je ne la perdrai pas de vue... Courons d'abord au conseil...

SCÈNE VII.

WOLF, MADAME BLUMFELD.

(Au moment où il va pour aller madame Almfeld sort de sa chambre. Wolf s'écroule et la cadavre, madame Almfeld se lève de surprise.)

MADAME BLUMFELD. Que vois-je ? Monsieur Wolf !

WOLF. Madame, je n'ai pas eu l'intention d'éveiller vos regards, et j'espère que ma présence ne vous cause aucun alarme.

MADAME BLUMFELD. Monsieur, ma surprise... Que cherchez-vous ici que vous-venez faire chez moi ?

WOLF. J'étais venu dans l'espérance d'apprendre de monsieur votre époux ce qu'est devenue l'infortunée Lisbeth, qui tout à coup a disparu de la ferme. Malgré l'absence du pasteur, mes justes craintes sur ce sujet sont maintenant moins vives. (Madame Almfeld fait un mouvement.) Je n'ai pas l'intention d'être indiscret, mais le cœur plus tranquille et plus ferme, je vais me rendre au conseil qui doit être assemblé. Bientôt on connaîtra les sentiments qui m'animent, et l'on rendra justice à ma conduite. Ah ! protégez Lisbeth ! moi, je cours la défendre ! (Il sort. Madame Almfeld reste interdite.)

MADAME BLUMFELD. L'ai-je bien compris ? Saurai-je... Lui, lui, défendre la malheureuse Lisbeth, après avoir causé la mort de son père... Cependant, s'il était vrai... On vient... Ah ! c'est mon époux. (Le pasteur revient précipitamment avec Pierre, Antoine et Marie.)

SCÈNE VIII.

M. et MADAME BLUMFELD, PIERRE, ANTOINE, MARIE, et après JACQUES.

MADAME BLUMFELD. Eh bien ! mon ami ?

ALMFELD. Il n'y a plus rien à espérer pour cette infortunée. J'ai vu moi-même les preuves trop évidentes du crime de Bohermann; car, à moins que la main de Dieu, pour la punir de sa dureté, ne lui ait ôté la raison, c'est un crime énorme, effroyable, qu'il a commis en s'arrahant à l'existence. Mais, hélas ! le châtiment en retombe sur une autre victime. Le souvenir des vertus et des bienfaits de Bohermann a réveillé dans tous les cœurs l'amour qu'il méritait pendant cinquante années, et cet amour, porté jusqu'à désespoir, le regret de l'avoir perdu... Silencieux, consternés, les malheureux eux-mêmes n'ont élevé la voix que pour promettre de venger l'innocence; et c'est Lisbeth qu'on accuse avec des cris de fureur, c'est elle qui doit l'expiation !

MADAME BLUMFELD. Quoi donc ! que demandent-ils ?

ALMFELD. Son banissement du village.

TOUS, avec douleur. Ah !

saure. Votre dévouement m'aîné qu'on l'admire; et puis que vous n'êtes point la fille de Bohernman prout d'adopter le maître qu'elle a mérité, nous la mettrons sous votre garde avec reconnaissance.

WOLF. Aujourd'hui !
BROWN. Dans l'instant.

ALCESTE. D'un air calme et dédaigneux une lettre. Je ne le crois pas, Monsieur; cependant je lui en rapporte à votre sagesse. Lisez. (Brown prend la lettre, et les nobles l'interrompent.)

WOLF, se levant, se précipite. Que j'ai fait de la lettre ! de quelle main vient-elle ? qui est celui qui vous l'a donnée ? Prenez garde vous exposez à un déshonneur.

ALCESTE. Je n'ai eu pas le mot, Monsieur; vous voyez les arbitres du sort de Lisbeth; j'espère, moi tout, établir leur compétence. Imitez mon respect; attendez leur décision.

WOLF, avec une expression triste. La décision est prise; mes droits sont reconnus, et je prie que ce soit ici d'un faire valoir de plus légitime.

BROWN, sortant au moment d'indignation. Retraçant un tel déshonneur, il ne convient pas de le faire. Et nous, Messieurs, rendons grâce à ciel qui nous éclaire au moment de tomber dans une grande erreur. Non, nous ne mettrons pas le comble à l'infinie de Lisbeth en vous faisant l'arbitre de son sort. Eloignez-vous, Messieurs; nous ne faisons point partie des habitants de ce village. (Bruit de déshonneur.)

WOLF. M'éloigner !... moi ! quand tout à l'heure... D'où vient un tel changement ? Soudain vous quel airant il fait tomber sur moi ? Quel ne suis-je point l'ami, l'allié de Bohernman ? Est-il un homme que le sort de Lisbeth intéresse plus que moi ? (Bruit de la foule.) Et l'on veut qu'on me chasse ! Je pourrais à l'instant dépeindre le secret de cette indignité ; on connaît l'étranger que prodige Monsieur ! (Bruit de la foule.) entre les droits, contre la volonté d'un père... On sait peut-être aussi ce qu'est devenue sa fille ! (Bruit de déshonneur.)

BROWN, avec envie. Arrêta :

WOLF. Je déclare que je ne sortirai pas d'ici que le mystère de cet écrit ne me soit révélé et que la fille de Bohernman ne soit sous ma protection, comme l'ami de son père, comme l'époux qu'il a choisi pour elle.

ALCESTE. Vous osez réclamer ces titres, vous qui trompez indignement ce vieillard, vous qui deviez sacrifier la fortune de sa fille à cacher vos desordres, à vous soustraire au déshonneur ! Voilà votre dévouement et votre amour pour Lisbeth ! (Bruit de la foule.) Calomniez, s'il se peut, cet écrit que vous voulez connaître ! Calomniez aussi l'homme indigne qui l'a tracé !... Regardez et jugez-vous !

WOLF. Cal.

BROWN, avec indignation. Tout l'héritage de votre père dévoré par l'insouciance de hostesses pures, des jurements bérissans, suite infaillible de tels desordres, la passion prête à couvrir, et, pour combler l'abîme que vous avez ouvert, l'engagement d'y précipiter la fortune du votre épouse !

WOLF. Oh ! trahison infernale !... C'est une calomnie !

BROWN. Retenez-vous ! le conseil l'ordonne. Quelle que soit la main généreuse qui s'est émue pour protéger Lisbeth, l'indignation restera sous cette égale respectabilité ! Et nous répondons ici pour elle que la coupable que nous devons punir refuse votre secours et votre protection.

WOLF. Vous répondez pour elle ? (Bruit de la foule.) D'un côté des villageois. Eh bien ! Messieurs, répondez donc aussi de ses jours ! Répondez aussi que l'indignation, le fureur qui excite l'horrible idée d'un parricide, tout à l'heure ne donnera pas le signal de sa mort ! Répondez aussi qu'avant qu'elle ait pu s'échapper du village des mains vengeresses ne la saisi-je pas ! On parle de la traîner sur le rocher du karren ; on parle d'y jeter le cadavre de son père, d'enserrer la maison qui l'a vue naître ! On veut que l'ange exterminateur sévise la fille... la fille maudite ! En impossible !

TOUT LES VILLAGEOIS, avec amour. Non ! non ! (On voit Lisbeth venir avec ses amis et leur accompagnement.)

WOLF, se précipitant. Vous l'ont-elle ?

ALCESTE. Lisbeth ! c'est vous qui les excitez ! (Aux nobles.) Prononcez la sentence ! Dieu décide du restant ! (Les villageois se précipitent prêts à se précipiter vers la foule.)

TOUT LES VILLAGEOIS. Lisbeth ! Lisbeth ! (Les nobles se précipitent prêts à se précipiter vers la foule.)

FRANCE, à Wolf. Monsieur, que faut-il faire ? Wolf descend vers Lisbeth pour lui parler avec une émotion.

WOLF, à France. Et maintenant ? Il faut plus rien à me proposer ! Pour l'arriver d'ici il faut mettre la main à la poche à son malheur ! Je saurai bien la défendre quand elle m'appartient. Va l'écouter ce que je t'ai dit ; s'il faut de l'or, en voilà. Comptez ! (Bruit de la foule.) Moi, je reste ici pour m'en rendre maître.

(Bruit de la foule. Les nobles du peuple entrent et s'arrêtent au côté de Lisbeth. Wolf se précipite vers l'appareil de la porte avec ses amis. France se précipite vers la foule pour le réprimer. Lisbeth, avec l'ensemble de son mouvement. Wolf entre dans le salon de France et se précipite vers la foule. Lisbeth, avec son mouvement pour se précipiter vers la foule.)

BROWN, sortant du salon. Pour saisir la justice et à nos devoirs, devant Dieu et les hommes, les nobles de Bohernberg, assistés des vieillards et des pères de famille, attendent que Lisbeth, fille de Bohernman, par sa conduite a mérité et encouru le blâme de tous les habitants du village, attendu qu'étant frappée de la malédiction paternelle, elle est devenue pour tous un objet d'effroi, et que, par suite de sa faute, fille a été dans le cœur de son père le désir de la punir à l'extrême. (On voit Lisbeth se précipiter vers la foule. Wolf, avec son mouvement pour se précipiter vers la foule. Lisbeth, avec son mouvement pour se précipiter vers la foule.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LISEBETH.

WOLF. La voilà !

LISEBETH, sans s'en rendre compte. Mon père !... est-il vrai ?... Ah ! il est mort ! (Elle tombe évanouie au milieu de cette foule par ses amis et les nobles ; tous se précipitent vers elle et se précipitent vers elle. Lisbeth, avec son mouvement pour se précipiter vers la foule.)

BROWN, sortant et se précipitant vers la foule. Nous condamnons Lisbeth au bannissement perpétuel ! (On voit Lisbeth se précipiter vers la foule. Wolf, avec son mouvement pour se précipiter vers la foule. Lisbeth, avec son mouvement pour se précipiter vers la foule.)

SCÈNE XII.

M. et MADAME BLUMFELD, BROWN, LES NOTABLES, JACQUES, PIERRE, ANTOINE, MARIE, JEANNETTE et LISEBETH, avec et qui restent à elle.

MADAME BLUMFELD, à son mari. Elle reprend son sens, mon ami ; que va-t-elle devenir ?

BROWN. On sait qu'elle est chez vous.

ALCESTE. Il faut à l'instant qu'elle en sorte.

MADAME BLUMFELD. Dans cet état, où la conduire ? BLUMFELD. Écoutez la femme et maintenant abandonnée ; on est certain qu'elle n'y est pas. Qu'on l'y conduise secrètement ; nous irons la rejoindre, et, dès qu'elle aura repris ses forces, Jacques la conduira chez Alix.

BROWN, à Pierre et Antoine. Oui, mes amis ; il faut d'écarter tout le monde. (Pierre et Antoine sortent.)

MADAME BLUMFELD. Pauvre fille ! confiez-vous à nous !

LISEBETH, avec amour. Oui, Madame... mais je n'ai plus de père !

JACQUES. Venez, Mademoiselle.

ALCESTE, le retenant. France ! par le jardin ; voilà la clef. (Il la donne à Jacques.) Personne ne vous verra... Allez, ma fille. (Le passage et la femme embrassent Lisbeth et les domestiques l'embrassent. Elle se laisse conduire avec amour la foule de nobles.)

SCÈNE XIII.

M. et MADAME BLUMFELD, BROWN, LES NOTABLES, LES VILLAGEOIS, Jacques, Pierre, Antoine, Marie, Jeannette et Lisbeth, avec les personnages comme ils sont indiqués.

MADAME BLUMFELD, dans la plus vive agitation. Elle est partie, mon ami !... Quand elle s'échapperait à tous les dangers qui la menacent, si elle se précipite vers son père n'est-ce pas et qu'on l'accuse de sa mort ?

ALCESTE. Elle n'a pu s'échapper à cet homme cruel ; il parlait de la protéger. (A Brown.) Vous avez vu, Monsieur, comment, troupe dans son espoir, il a porté lui-même le dernier coup à sa victime.

BROWN. Ah ! ce Wolf est un monstre ! (Bruit de la foule, tous se précipitent vers la foule.)

MADAME BLUMFELD. Qu'en pensez-vous ? (Tous se précipitent vers la foule de la foule.)

BROWN. On accourt encore de ce côté. (Il montre vers la foule.) DES VOIX. À l'arrêter ! À l'arrêter ! À l'arrêter ! (On voit Lisbeth se précipiter vers la foule. Wolf, avec son mouvement pour se précipiter vers la foule. Lisbeth, avec son mouvement pour se précipiter vers la foule.)

BLUMFELD. Grand Dieu ! pourquoi ces torches ? où se portent ces hommes égarés ?... Ils se précipitent vers la ferme !

MADAME BLUMFELD. Ah ! courons !

BLUMFELD, la saisissant par le bras. Arrête ! (Il ramène tout le monde sur la scène.) Messieurs, vous êtes tous des hommes respectables, des pères de famille. Au nom de Dieu, ne permettez pas qu'on se porte à des excès horribles ! (Les femmes sortent effrayées.)

VOIX ÉLOIGNÉES. Lisbeth ! Lisbeth !

MADAME BLUMFELD. J'entends nommer Lisbeth. (On voit une grande courbation de femmes du côté de la ferme.) Ciel !

MARIE ET JEANNETTE, accourant par l'autre latérale. Madame ! Madame ! on met le feu à la ferme.

PIERRE ET ANTOINE, accourant du fond. Au secours ! au secours !... La ferme est en feu.

MOWEY, aux oubliettes. Ah ! courons ! Suivez-moi ! (Il sort avec précipitation.)

MADAME BLUMFELD. Saluez Lisbeth !

TOUS, se se portant vers le fond. Ah ! Lisbeth ! Lisbeth ! (On entend un cri.) La voilà !

LISBETH, accourant par l'autre latérale, et suivie par Jacques. Ah ! BLUMFELD ! BLUMFELD-MOI ! (Elle vient tomber aux genoux de Blumfeld et de sa femme qu'elle embrasse éperdue ; les deux autres se précipitent au fond de la salle pour empêcher que personne s'occupe.)

MADAME BLUMFELD, embrassant et relevant Lisbeth. Ma fille ! ma fille !

BLUMFELD. Mes amis ma chère enfant ! il faut rappeler tout votre courage... Le peuple furieux est maintenant à la ferme ; la nuit nous favorise et le chemin qui mène à la forêt est libre. Jacques, je vous confie Lisbeth ; partez avec elle ; conduisez-la chez Alix.

TOUS LA MORT. Oui, oui, chez Alix !

BLUMFELD. Adieu-vous. (Il salue Lisbeth deux ou trois fois. Pendant qu'il le fait, madame Blumfeld met dans les mains de Jacques de l'or et une bourse. Jeannette accourt avec un manteau qu'elle propose de passer et les bras de Jacques et de sa femme. C'est tout ce qu'on voit de la scène et des chapeaux. N° une autre part Marie apporte un manteau, un chapeau de paille dont on couvre précipitamment Lisbeth. Pendant tout ce spectacle, des villageois traversent encore la rue, mais on ne voit point Lisbeth, qu'on cache toujours avec soin. Enfin le silence est libre.) Partez, partez, ma fille ! then viellera sur vous.

TOUS LA MORT. Partez ! Lisbeth, presque mourante, se jette dans les bras de Pierre et de sa femme. C'est tout ce qu'on voit de la scène et la scène se termine. Les mains de Jacques. Marie en précipitant une plume de sa main sur sa blouse sans mouchoir, mais le passemont fait signe à Jacques de lui. Madame Blumfeld est à genoux implorant le ciel, et Lisbeth d'élégante courtoisie par Jacques au bras toujours couronné du manteau de l'innocence et du zèle. Le rideau tombe et se remonte au en la scène par.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une clairière dans une forêt, sur le bord d'un torrent qui roule en milieu d'un site très-montagneux. Tout le fond offre des masses de rochers sur lesquels un pont de bois est jeté ; un chemin tournant descend du pont sur la scène. Au premier plan, d'un côté, on voit une cabane rustique, faite d'un sapin agrippé ; de l'autre côté, on voit un arbre, au pied duquel un tertre inégal forme un banc naturel.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSEPH, BABEL.

(Au lever du rideau, on entend au loin les sons d'une petite cloche.)

BABEL, partant le premier. Allez ! vite, mon mari ! Vite, mon petit homme !

JOSEPH, se levant. Châl !... paix !... Prends donc garde !

BABEL. Il dort ! n'ait pas peur... huit heures viennent heureusement de sonner ; par ainsi, ton père et ma mère vont venir avec tous les amis. On défendra, on diocra, on soupèra chez vous, et on dansera toute la journée.

JOSEPH. On dansera... on dansera...

BABEL. Certainement qu'on dansera ! Tiens, c'est é qui y a de plus joli le premier jour de mariage. Écoute, mon petit mari, nous n'avons pas pu faire nos nocces hier, à cause de l'étranger qui est là ; mais tu sais bien que nous avons invité tout le monde au lendemain. C'est ton père Tobie qui a été leur dire avec ma mère.

JOSEPH. Pardi ! j'ai bien... et un lendemain comme ça, encore, ça pourrait bien compter pour un premier jour... Car enfin... ce diable d'homme... J'aurai c'est avoir du guignon...

BABEL. Eh bien ! après... quoi ?

JOSEPH. Oui, ça ; c'est trop guignonne.

BABEL. Ah ! bah ! N'est-ce pas mort pour avoir passé ne

nuil sans dormir ? Ben, ni moi non plus j'ai pas dormi ; j'ai pas fermé l'œil.

JOSEPH. Mais, ma p'tite femme, ma p'tite Babel... c'est pas du tout, du tout, du tout ça que je me plains ; c'est du guignon que j'ai eu, du guignon tout pur. J'ai demandé à toi-même, j'ai demandé à tout le monde, j'ai demandé d'après deux ans... C'est bon ! j'épousons hier... C'est bon en règle ! J'ai amené ici, chez nous, où qu'on doit faire la noce, où qu'on doit manger, boire, s'divertir, où qu'après ça... Enfin, c'est juste. Eh bien non, rien du tout, faut qu'il m'tombe sur les bras un homme malade qu'est fou... bah ! fou enragé... qui brise tout, qui casse tout, qui m'fait des frayeurs... Ah ! queux frayeurs ! et par-dessus le marché, faut que j'ai gardions toute la nuit, et que je m'me couchons pas, pas du tout, quoi... l'jour... Ah !

BABEL. Dame ! c'est pas l'embaras ; c'est bien un peu désagréable. Mais, mon petit mari, faut avoir un bon cœur... Ce pauvre vieillard... Qu'est-ce que tu voulais faire ?

JOSEPH. Pardi ! c'est que j'avais fait peut-être bien que je n'aurais pas resté d'abord toute la nuit et garder un fou... Non, mais un fou qui ne badine pas. Avec ça, je n'ai pas dit que m'fais le plus peur.

BABEL. Quoi donc ?

JOSEPH. Tu sais bien ce p'tit vieux pistolet que j'avions dans l'baulet, avec lequel que j'allions tuer des moineaux ?

BABEL. Eh ben ?

JOSEPH. Eh bien ! je l'avions laissé sur la table ; et à la mis la main dessus, il s'est caché bien vite dans sa poche, comme ça, tiens, faisant une paire d'yeux... Ah ! et y a jamais eu moyen de l'avoir.

BABEL. Ah ! Seigneur ! Est-il égaré ?

JOSEPH. Certainement qu'il l'est. J'aurais voulu tuer un coq, dame ! C'est qu'au lieu d'un coq, ça pourrait bien être lui qui me tuerait. Il est fou...

BABEL. Certainement que ça se pourrait ; avec ça qu'il a des colères...

JOSEPH. N'y a pas eu moyen de le quitter d'une minute. Enfin, tu l'as bien vu quand j'ai eu qu'y dormait, tu sais bien, qui n'bougait pas, vers le matin ; j'ons voulu ben vite profiter d'ça... Pouh !... y s'est réveillé d'un coup à point pour me donner une talochette... Tu l'as soulevé, toi.

BABEL. Dame, j'y a m'a fait ça.

JOSEPH. Pourquoi faut-il que ce diable d'étranger... (N° une autre scène.)

BABEL. Dis donc, ma petite femme... Tiens... je crois, mais il ben qu'il dort, (voit soudain comme si un moule était tombé, suivi d'un cri dans la cabane.)

JOSEPH ET BABEL. Ah ! (Ils se courrent se hast du théâtre.)

BABEL. Ah ! mon Dieu ! (Il se moine sang qui se retourne...)

JOSEPH. Il n'a pas manqué l'coup, ce chien d'homme...

(Le bruit se renouvelle comme si on brisait de la vaisselle.)

BABEL. Ah ! c'est qu'y fait quelque malheur ! Eh bien ! eh bien ! la vaisselle à présent.

JOSEPH. Ah ! mon Dieu ! la vaisselle neuve que j'ons achetée avec la dot de ma femme.

BABEL. Je pousse. Va vite, va vite.

JOSEPH. C'était ben la peine...

BABEL. Va donc.

JOSEPH. D'acheter un ménage...

BABEL. Va, va.

JOSEPH. Pour qu'un fou le casse !

BABEL. Va vite.

JOSEPH. Et de prendre une femme hier...

BABEL. Va toujours. (Il sort dans la cabane.)

BABEL. C'est ça. Ah ! mon Dieu !... Oh ! mon mari a raison, c'est un fameux guignon que c'est homme-là soit tombé chez nous, un homme qui n'a plus sa tête à lui. Qu'est-ce que ça peut venir ? Et moi qui étais si contente de m'marier... Vlà un joli débat... pas d'écotes, et mon mariage flambe ! Ciel de Dieu, queu malheur ! Ah ça ! mais mon mari n'revient pas... s'il allait attraper encore quelque talochette... Faut que j'aie voir. (Joseph revient.) Ah ! Eh bien ?

JOSEPH. Vient. C'est rien, ma petite femme ; ça passera encore sans trop de déchet ; y n'a cassé c'est la fois-ci que les plats d'faience qu'étaient sur l'baulet.

BABEL. Il a cassé ma fiénice !

JOSEPH. Pardi ! j'étais ben ; y cognait d'us à tour de bras, parce qu'il croyait que c'était un homme. Tu sais bien, la belle soupère qu'y avait des fleurs dessus... que ça faisait comme des yeux... Il a dit comme ça qu'il y montrait l'paing : « Meurs, meurs, accéris ! » Là-dessus il y a donné une tape... J'ai répondu qu'il est mort sur l'coup... tu n'la remettes jamais sur la table.

BABEL. Ma soupère de fiénice !

JOSEPH. Ah ! est en miettes.

BABEL. Ah ! mon cher mari, après un coup comme ça, vaistu, y faut prendre un parti.

JOSEPH. Faut en prendre un...

BABET. D'abord ne me quitte pas; reste avec moi, car j'ai peur, jusqu'à ce que ton père, ma mère et toute la noce soient arrivés.

JOSEPH. Pardi! je n'en laisserai pas.

BABET. Brès qu'on s'en va et que t'auras mangé un morceau, prends-moi ton chapeau, ton bâton, et va chercher M. Blumfeld.

JOSEPH. Bon! le pasteur de Moorberg? Pourquoi c'ty-là plutôt que l'nôtre?

BABET. Parce que ton père demeure sur sa paroisse; et puis il est si humain, si respectable!

JOSEPH. C'est vrai, ça. Mais quoi qu'il veuille qu'y fasse à c't'heure, M. Blumfeld?

BABET. C'est que nous lui demanderons, vois-tu...

JOSEPH. M'est avis qu'y faudrait plutôt aller chercher l'indécou ou ben l'vêtrinaire qu'a guéri notre mule; y vous l'saignerait d'une bonne façon!

BABET. Et moi! eh non! garde-én ben! Si par hasard c'était qu'il est ensoyé!

JOSEPH. «Aye! Oh! là! là! la... (Quelques champagne. Trois ou quatre jeunes villageois arrivent par le chemin du pays, et annoncent gaiement que la noce est sur leurs pas.)

BABET, regardant en l'air. Tiens, y'là ton père, ma mère, toute la noce. Et ton couvert qui n'est pas mis, et l'déjeuner qui n'est pas prêt!

JOSEPH. Si fait! si fait! la table est toute dressée, y n'y a qu'à l'apporter. (Joseph emmène les jeunes gens dans la cuisine où leur faisait signe de prendre garde au feu. Babet va pour nettoyer la cheminée; mais, dans ce moment même, le noise partit sur le pont. Tandis qu'elle était pour arriver au robinet, Babet eut soudain son motif, celui-ci restant sur ses pas pour recueillir ses parents, et les jeunes villageois apportant la table toute servie, puis vint chercher et apporter de même des bancs, des tabourets de paille, des pots et des bouteilles.)

SCÈNE II.

JOSEPH, BABET, ALIX, TOBIE, TOUS LA NOCE.

BABET, embrassant son père et sa mère. Ma mère! mon père!

ALIX, embrassant Joseph et Babet. Mes chers enfants! Mais il, monsieur Tobie, j'espérais toute attendrie... Pauvre petite!

JOSEPH, à part. Il n'y a pas de quoi.

TOBIE, riant. Ah! ah! moi aussi, mère Alix, j'avons comme de l'eau dans c't'œil-là. Ah! ah! moi aussi! Eh ben! mes enfants, eh ben! hein! ah! ah! ah! ah! Ça, dis donc, Joseph, je crois que tu ne ris pas, Dieu me pardonne!

JOSEPH. Pour ça, non, que je ne ris pas! Et là demandez à ma femme... Quand je dis ma femme, demandez-l'y... J'ons pas ri seulement, pas un brin depuis hier.

ALIX et TOBIE, regardant Babet. Bah!

BABET. Ah! c'est pas de tout ma tête.

JOSEPH. Pardi! non, c'est pas sa faute. Vous s'avez ben, mon père, que nous sommes restés dans un fier embarras, ce fou qu'était chez nous.

ALIX. Eh ben! ce fou?...

TOBIE. Est-ce qu'il n'est pas parti?

JOSEPH. Eh! non, mon père, il est toujours là; y casse ma vaisselle, y brise mes meubles, y m'empêche...

BABET. Allons, allons! tu vas leur faire peur, et on n'osera pas danser.

TOBIE. Pourquoi? pourquoi? Qu'est-ce que c'est?

BABET. Là, vois-tu ben!

JOSEPH. Eh ben! quand j'leux dirais.

TOBIE. Certainement; cela fera qu'y sauront tous pourquoi l'on n'a pas fait la noce hier.

JOSEPH. Et que peut-être ben encore on ne la fera pas aujourd'hui.

TOBIE. Ah!

JOSEPH. Écoutez! (montrant le château.) Y a pas de danger.

ALIX et BABET. Non.

JOSEPH. Hier, sur le coup de huit heures, y faisait déjà un peu nuit! Pardi! vous savez ben, comme je m'en vais de nous marier Babet et moi. Tandis que la noce arrivait tout doucement avec mon père par le bois, ma femme, ma belle-mère et moi, nous avions pris les devants pour préparer ben vite le couvert, nous froissions ferme. V'là, quand nous sommes sur le bord de l'eau, tout prêts à passer le pont, pouf! blou, blou, blou, blou. Je regarde; c'est un homme qui se noie. Il ne fallait pas badiner, l'fourloulon l'avait fait. J'mets bas mon bâton, j'y plonge et j'bois un bouteille; mais je n'perds pas la tête, j'attrape mon homme par un pied, j'nage vigoureusement; j'arrive là, je l'y pose à terre, et à nous trois j'y apportons chez nous.

BABET. Pouvre cher homme! y ne respirait plus! Oh! nous en eûmes ben soin; mais v'là-là! pas qu'on revenant à lui y s'met dans une colère qui nous fait tous sauver de la maison.

Il était fou, mes amis, et y voulait nous jurer! Dame! y n'avait pas moyen de faire du noce; on ne danse pas avec un homme comme ça sur les bras.

ALIX. V'là pourquoi que j'ai ben vite été vous dire que la noce ne se ferait qu'aujourd'hui, c'est-à-dire qu'il n'y aurait qu'un lendemain, et j'y vous ai tous renvoyés chez vous.

TOBIE. Sans doute. Nous n'avons pas vu, nous, cet homme.

ALIX. Mais, pardine! mes enfants, faut pourtant ben que nous fassions la fête et qu'on danse au mariage de ma fille.

BABET. Soyez tranquille, ma mère, j'ai tout arrangé pour ça; d'abord on mangera là sous les arbres et on dansera ici; de c'te façon, le fou qui est là-dedans ne vous fera pas peur. Si fait du bruit, eh ben! nous sommes du monde, et, pendant que vous serez tous avec moi, mon mari courra à Moorberg, y priera M. Blumfeld de venir avec lui, et ce digne homme nous dira ce qu'il faut faire.

ALIX. Très-bien.

TOBIE. Nenni, nenni, mes enfants; y n'y viendra pas.

JOSEPH. Et pourquoi donc qu'il n'y viendrait pas?

TOBIE. J'atons eu toutes sortes de tribulations à Moorberg; aussi tu vois ben que j'n'avons ennuyé personne de notre village.

Tiens! C'est vrai, ma fille! y n'y en a pas un. Eh ben! pourquoi donc ça?

TOBIE. Oh! pourquoi? C'est un malheur.

TOBIE. Qu'est-ce que c'est?

TOBIE. La ferme du vieux Bohermann a quasi toute brûlée.

ALIX et BABET. Sûrement! le feu!

JOSEPH. Comment que c'est venu?

TOBIE. Oh! c'est venu... c'est venu... de ce qu'y s'a tué.

TOBIE. Y a-t-il tué!

TOBIE. C'est une histoire terrible! Mais faut pas parler de ça ici parce qu'il y a des jeunes... et puis ça vous bouleverserait. Tant y a que, puisqu'on est là pour se divertir, faut pas qu'on se chagrine; je vous dirai ça un autre jour. Quant à ce qui est de vot' monsieur, eh ben! je le verrons, moi, c't'homme; qui diable! c'est pas un loup, et quand je devrais l'emmener, y coulerait plus chez vous.

JOSEPH. Ah! quel service vous me rendez là, papa, et à ma femme aussi! Pas vrai, Babet?

BABET. Ah ben!

TOBIE. Je vous le promets: c'est dit. Par ainsi, mes enfants, puisqu'il faut déjeuner en plein air, j'osomes d'avoir du noce dépêcher; car j'ous quelque doute que l' temps voudrait se gâter, et s'y venait de la pluie, la salle à manger serait humide.

BABET. Eh ben! à table, à table!

TOBIE. À table!

JOSEPH. Un moment. J'ons une idée, tout le monde ne peut pas s'asseoir.

BABET. On mange debout.

JOSEPH. Non pas. Pendant que les uns mangeront, faut ben mieux que les autres dansent; après ça y se rechange-ront.

TOBIE. C'est ça! c'est ça! À table, à table! (Tous et tableaux d'une noce de village. Pendant le cours de la danse Tobie et Alix se lèvent; ce peut être, si l'on veut, pendant qu'un couple d'autre jeunes gens à danser.)

TOBIE. Mère Alix, m'est avis qu'il tombe des gouttes.

ALIX. (On regarde au loin.)

TOBIE. Y t'en, encore une dans l'air.

ALIX. Bon, bon! ça ne sera rien, ça ne passe.

TOBIE. Je vous dis que le temps s'couvre. Et tenez, là-bas il y a de l'orage.

JOSEPH. De l'orage? Y faut boire un coup de plus.

TOBIE. Oui, oui.

BABET. En ce cas, va chercher du vin, car les bouteilles sont vides... donne du petit tes.

JOSEPH. C'est pas trop.

TOBIE. Je vas l'aider.

JOSEPH. Oui, venes, papa; en même temps vous verrez le fou. J'ons mis dans la grande salle.

TOBIE. Pardi! Oui, tenez, je suis curieux.

ALIX et BABET. Prenez ben garde. (Joseph et Tobie entrent dans le château. Alix et Babet retournent à table avec quelques peysans et paysannes; le dîner devient gai, mais le temps se couvre petit à petit; il devient orageux. Il fait un coup de tonnerre, on s'arrête un moment.)

ALIX. C'est loin, c'est loin, mes enfants. (On se remet gaiement à danser; mais tout à coup un grand bruit se fait entendre dans le château. Joseph et Tobie se précipitent dans un grand trouble tous deux, qui sont à table en sont levés.)

BABET. Est-ce mon Dieu! Ah! Seigneur! qu'y a-t-il encore? Est-ce lui! est-ce le fou!

TOBIE. Le fou! eh! Si vous sachiez, ma chère enfant... Mère Alix, mes amis, ce fou...

BABET. Eh bien ! mon père !
 ALIX. Qui est-ce donc ?
 TORIE. C'est... c'est M. Bohermann.
 ALIX. Bohermann ?
 BABET. Y va-t-il donc pas lui ?
 JOSEPH. Ah ça, et ça finit ?
 TORIE. Ce n'est ? V'la ce qui c'est.
 ALIX. Voyons, voyons.
 TORIE. C'est un militaire qui avait logé chez moi. Sa fille, mademoiselle Lisbeth... Dame ! elle est bien jolie ! ça fait, voyez-vous, que j'ai un petit, ma fin ! le militaire et puis sans ça Lisbeth... Un beau jour... ça fut comme ça...
 BABET. Holà !
 JOSEPH. Ça se comprend.
 TORIE. Vous voyez bien quel esclandre ! Ça a fait un bruit par-dessus les toits... Le père s'en est allé comme un désespéré ; tout le monde a cru qu'il s'était tué ! Là-dessous tout le monde s'a débâillé ; on a chassé la jeune fille... Enfin, tant y a que j'n'osais jamais lui venir telle dévotion.
 ALIX. Ah ça, mais, pourquoi qu'on l'a cru mort ?
 TORIE. Parce qu'en a trouvé ses habits sur le grand rocher.
 JOSEPH. Tout juste ! pardieu ! lui ont donné les vôtres, que vous laissez chez nous quand vous allez à la pêche.
 BABET. Et nous qui ne l'avons jamais vu !
 JOSEPH. Puisque j'arrivais de Suisse.
 ALIX ET BABET. Eh bien ! qu'est-ce qu'il faut faire ?
 TORIE. Ce qui faut faire ! Mes enfants, y faut tout de suite en instruire le pasteur.
 BABET. C'est ça ! Allons vite, mon bon Joseph ; ton chapeau, et en route !
 JOSEPH. Je cours.
 TORIE. Non pas ; j'allons moi-même... Faut que je parle à monsieur Blumfeld ; faut... faut de la prudence.
 JOSEPH. Oui, oui, qu'il en fait !
 BABET, à Torie. V'la votre canne.
 ALIX. Aller bon vite !
 BABET. Prenez garde, mon père ; ne pensez pas par le pont, le chemin sera mauvais ; prenez par le bois.
 TORIE. Oui. Adieu, mes enfants... Ayez-en bon soin. Adieu.
 Les jeunes maris l'embrassent, et Torie part précipitamment sans passer par le pont. L'oeil s'aggrave pas à pas.)
 JOSEPH. Les gars. Reportons tout ça bien vite, que ça ne soit pas monnaie. (Tous les jeunes gens se précipitent en courant à aller chercher les toiles, les bâtons, les housses, etc., dans la cabane. Mais les jeunes filles ne restent pas à aller aller à Babet, elles expriment le regret qu'elles ont du feu, et s'abandonnent du malin au lieu d'en approcher. Pendant ce petit débat, Joseph et les jeunes gens sont allés chercher du bois, de sorte qu'il ne reste plus que les femmes.)
 BABET. Voyez, mes enfants, mes bonnes haïsses, entrez chez nous avec ma mère.
 ALIX. Allons, allons ! vous êtes des enfants ! j'ose bien aussi peur que vous, mais à présent que je sais que c'est ce bon monsieur Bohermann... Allons donc ! petites filles. (Elles se précipitent par les portes et vont les chercher.) Le v'la-là. C'est monsieur Bohermann !
 BOHERMANN, penchée. Oui, oui, c'est moi !
 TORIE, se levant de côté opposé. Ah ! (Bohermann descend l'escalier, Joseph le suit.)
 JOSEPH. C'est le dernier de la cabane. Eh bien ! ça bien ! y a en, vont tout... Ne m' laissez donc pas tout seul... avec monsieur Bohermann.
 BOHERMANN. Qui m'appelle ?
 JOSEPH. Oh là-là ! j'ai le chercher.
 SCÈNE III.

LES MÊMES, BOHERMANN, et peu après JOSEPH, BABET et ALIX.

BOHERMANN. Qui m'appelle, vous dis-je ?... Tout se fait ! Je suis venu, je dois l'être... Je dois l'être, je l'ai voulu... On a pu l'arrêter prononcé mon nom. (Il s'arrête.) C'est peut-être cette voix terrible qui, lorsque mes yeux se ferment, m'arrête de mes somnolences pour me rappeler d'avoir oublié ma fille... Oh ! j'en reviens... elle me parle... elle retient au milieu des ombres du tonnerre ! Eh bien ! oui, je l'ai mandée !... Ne le fallait-il pas ? (Il se penche vers elle.) Pais ! pais ! (Il se redresse.) Elle me dit, cette voix, elle me dit que l'enfer de la vengeance a sonné !... Partons ! partons ! j'ai découvert sa retraite... Allons empêcher le père qui m'a déshonoré !... Cette arme, cette arme ne trompera pas son vengeance ! Il faut mourir ! tout repense... allons ! (Joseph, Alix et Babet sont restés en scène ; quelques villageois passent avec eux, mais s'arrêtent au bout du pont.)
 JOSEPH. Tâchez d'empêcher qui n'est pas sage.
 BABET ET JOSEPH. Mieux... monsieur Bohermann. (Bohermann se rend au village.)

BABET. Qui que vous ayez ? Y fait bien mauvais ; restez, restez chez nous, je vous en prie.
 BOHERMANN. Qui êtes-vous ?... Où suis-je ?... Qui m'a conduit ici ?
 ALIX. Vous êtes chez de braves gens ; ce jeune homme vous a sauvé la vie... Voilà sa femme, Babet ; c'est ma fille.
 BOHERMANN. Vous êtes donc et j'ai été très-bien. Votre fille ! (Elle s'approche de la fille, et la place devant Bohermann.)
 ALIX, avec tristesse. La v'la ! Monsieur, la v'la ! (Tous se taisent et se regardent.)
 BABET. Mon Dieu ! le pleure.
 BOHERMANN. J'en avais une autre. (On voit que son dépôt d'argent de monnaie.) Oh est-elle ?... (Il se redresse.) Non, non, elle n'est pas ici... Je l'ai chassée... Défendez-lui de s'approcher de moi... Je ne suis pas encore veuf.
 JOSEPH. V'la qui redescend méchant.
 BABET. Tâchez de le faire rentrer. (Il revient tout enroué de lui, et Babet, qui s'en va pas s'en aller et qui est assise, lui prend la main.) Monsieur Bohermann, venez, le temps n'est pas bon... Faut pas rester ici ; venez, venez avec moi. (Babet se met à pleurer et se tord les mains et lui cède la main sans l'expulsion de la force.)
 BOHERMANN. Malheureux ! tu ne baves encore.
 JOSEPH, venant et jure sur Bohermann. J'ai !
 ALIX, se levant. Prends garde ! ne l'obtiens pas.
 BABET, s'écroule, et se tord. Ma mère ! ma mère !
 ALIX ET JOSEPH. C'est !
 BOHERMANN, avec tristesse. Babet par la main. (Il se rend à la porte.)
 TORIE. Tu as déshonoré les chemins blancs d'un porc, tu as foulé aux pieds l'honneur et la vertu, tu as souillé pour jamais cinquante années irréprochables... Je n'osais plus lever mon front devant les hommes... J'étais fier de lui, et la honte m'accablait... Faut ! la mande ! je la maudis encore ! (Il se penche vers Babet et se tord les mains et se tord les mains et se tord les mains.)
 ALIX, avec indignation. Non, non, mon enfant, tu ne seras jamais mandée ! Y n'y a qu'un mauvais père qui...
 JOSEPH. Tâchez. C'est !. Soudain ! elle la rattrapée belle !
 BOHERMANN, venant à lui. Lisbeth ! Lisbeth !... Un sang aigre... vous pourriez donc toujours... Mais quelle horreur ! vous pourriez ! Est-ce la foudre qui gronde ? Tout n'est-il plus qu'ilusion pour moi ? Ai-je perdu la raison ?
 JOSEPH. Perdi ! j'en crois bien.
 BABET. Y revient à lui ?
 JOSEPH. Ne l'en approche plus.
 BOHERMANN, s'écroule. Ces habits... cette forêt... ça tormente... Ah ! quel souvenir horrible ! me rappelle ! (Il se tord les mains et se tord les mains et se tord les mains.)
 SCÈNE IV.

ALIX, BABET, JOSEPH ET LES JEUNES FILLES.

JOSEPH. Approchez les villageois. V'la, v'la, il est tranquille ; la crise est passée. (Les villageois entrent Joseph, et restent tous les deux dans la cabane ; les jeunes filles restent avec Alix et Babet. Pendant ce moment on voit Jacques et Lisbeth traverser le pont ; ils sont occupés d'un moment.)
 BABET, aux villageois. Ah ! mes bonnes amies, si vous saviez comme j'ai eu peur ! Sans ma mère et mon mari, ma fi ! j'étais bien qu'il était fait de moi. A ce heure, il est resté, ça colore est passé, et moi mari va nous dire...
 JOSEPH, par le balcon. Femme ! femme !
 ALIX ET BABET. Eh bien ?
 JOSEPH. Vous pourriez venir maintenant ; il est bien tranquille, y dort ; y n'y a plus d' danger du tout. V'la ! v'la ! (Tous les deux se tord les mains. Et Babet, temps ne voit pas par la fenêtre Jacques et Lisbeth qui sont déjà passés par le pont.)
 SCÈNE V.

LISEBETH, JACQUES, et ensuite BABET.

JACQUES. Allons, ma chère demoiselle, encore un peu de courage ! vous la maison d'Alix, vous trouverez et du pouce et du pied. Restez un moment sur ce banc, sous cet arbre ; je vais appeler quelqu'un. (Il s'écroule.) Ah ! mon Dieu ! j'espère qu'on vendra bien la recevoir ! (Il s'écroule et se tord les mains et se tord les mains et se tord les mains.)
 BABET. Qui frappe ? Qui est là ?
 JACQUES. Serviteur, ma chère dame. Vous êtes la jeune mariée ? Vous vous nommez Babet ?
 BABET. Oui ; et vous, monsieur brave homme, que demandez-vous ? Qui êtes-vous ?
 JACQUES. Je m'appelle Jacques. On me connaît chez vous ; j'étais le serviteur, l'ami de monsieur Bohermann.
 BABET. Ah ! qu'est-ce que vous dites ? C'est !... descendez,

J'Ys vous parler plus loin; attendez... (Elle ferme la porte, et descend avec Jacques.) Comment, comment! mon cher homme, vous êtes au service de M. Bohermann?

JACQUES. Hélas! j'y étais... Maintenant, ma jeune dame, j'appartiens à sa fille, et je ne la quitterai jamais; j'espère que vous aussi vous aurez compassion d'elle. Le pasteur de Moorberg, M. Blumfeld, vous la recommande; là, voyez, j'ai vous l'attache.

RABET. Le rapet. Ah! Seigneur!... mon-selle Lisbeth! Jacques. Elle est bien malade! (Lisbeth, se levant à demi, lui envoie un coup d'oeil d'approbation de Rabet.) Venir, Mademoiselle.

RABET. Écoutez, Non, non, ne venez pas, ne bougez pas! (Lisbeth se replie sur le haut et pleure.)

JACQUES. Que dites-vous?

RABET. Je suis tremblante... Ah! mon cher homme, et vous savez...

JACQUES. Quoi donc?

RABET. Je ne voudrais pas pour ma vie qu'elle entre dans la maison.

JACQUES. Chose vous! Quoi! vous avez aussi la dureté...

RABET. Non, non, pas moi, mais... (Rue bar.) son père, M. Bohermann...

JACQUES. Et bien?

RABET. Il est là, chez nous.

JACQUES. Ah! grand Dieu! Quel son père mort?

RABET. Non, non, on s'est trompé; il était... Paix! ne dites rien.

JACQUES. J'y vais bien. O mon maître! mon cher maître!

RABET. Mais, ma foi! c'est peut-être que s'il ne vivait plus: il a perdu l'esprit... y veut tuer... y veut tuer sa fille.

JACQUES. Ah! mon Dieu! que me dites-vous? Oh! vous avez bien raison, ma chère enfant; il ne faut pas qu'elle entre... Mais qu'allons-nous donc faire?

RABET. Faut que je parle à ma mère... Attendez... y me vient une idée... Vous savez bien M. Bohermann, vous?

JACQUES. Plus que ma vie.

RABET. Si vous n'avez pas peur, vous pourriez peut-être lui prêter le raison: il a quelques-uns de bons moments... Oh! il serait si heureux de l'accueillir avec sa fille.

JACQUES. Oui, oui, il faut que je le voie... Il me reconnaîtra bien, moi, et j'espère beaucoup...

LISBETH. D'un air résolu, et se s'approchant. Jacques! on me refuse au salon?

JACQUES. Non, non, certainement, Mademoiselle, ce n'est pas cela... mais... c'est que... il faut... Attendez un moment, je vais revenir.

LISBETH. Hélas! je résterai là... oh vous voudrez.

RABET. Oh! (à Jacques, se s'approchant.) Venez, venez...

SCÈNE VI.

LISBETH, seule, et peu après WOLF et FRANCE.

LISBETH, seule. Tout le monde m'abandonne, me repousse... Il ne m'est plus permis d'entrer dans une simple chambre, et l'on me laisse sans pitié à la porte de l'asile que je viens implorer, moi qui donnais l'hospitalité à tous les malheureux!... Les forces m'abandonnent... il n'est donc plus de pitié pour moi! (Elle se lève et se tient une tête.) Dors et moment Wolf paraît; il est couronné d'un manteau et tient une lettre; France le suit.)

WOLF, s'avançant sans précaution. Allons là... C'est par ici qu'on a dû la conduire. Ignore ou elle sait; mais, surprise par l'orgueil, il aura bien fait; que elle cherche un asile, et cette chambre est la seule où elle peut du torrent... Il faut que je m'informer... Jacques est avec elle... Soyons prudents... Peut-être faudrait-il mieux ne pas cacher pour observer... (Il se retire sans dire et se tient Lisbeth sur le seuil.)

Ah! la voilà... elle est seule... Elle est à moi! (Il descend son manteau et son épée à France et lui fait signe de s'éloigner.) Tenez-toi tout prêt!

LISBETH, se levant et essayant de se lever. Allons! du courage, de la résignation... Jacques aussi m'a quittée... il m'a laissé toute seule... Oh malheur! que deviendrai-je?

WOLF, s'approchant d'elle. Lisbeth!

LISBETH, avec effroi. Ah! c'est vous!

WOLF. Ah! Lisbeth! que vous êtes injuste et que je suis malheureux! Tout le monde vous chassait, vous abandonne à son pitié, vous traite avec barbarie... et vous pardonnez à tout le monde! Mon seul, toujours conduit par mon amour, loin de vous fuir, je vous cherche pour vous protéger. Je vous plains, je vous défends, je puis, je veux encore vous rendre au bonheur... et pour moi seul vous avez de la haine!

LISBETH. Oui, oui, Monsieur, je l'avoue, pour vous seul j'en éprouve... et c'est pour la première fois que cet horrible sentiment a trouvé place dans mon âme... N'espérez plus me

trahir, ne cherchez pas d'autres mensonges... Vous êtes l'auteur de tous mes maux, vous êtes cause de l'affreux trépas... du crime dont je porte la peine, dont j'endure les remords... Allez, allez, Monsieur! le sang que j'aspire maintenant retombera sur vous.

WOLF. Sur moi? Quel vous enlève donc?

LISBETH. Coupable d'aimer un homme que mon père haïssait, ma faute était inconnue, mon fatal secret était caché dans mon cœur... Je mourais lentement, mais je descendais dans la tombe entourée des cris de mon père et de la tendresse de tout ce qui m'environnait... Vous avez paru... j'ai imploré votre pitié, et vous m'avez traité! vous m'avez livrée à la honte, à l'opprobre... et vous avez donné la mort à mon père. Barbare, voilà votre ouvrage...

WOLF. Quels reproches affreux! Pourrais-je donc prévoir?... Je vous aime et je voyais qu'un autre allait vous ravir à mon amour. J'étais enclin tout moi-même avant de l'entendre! Il fallait que je vous obtins à quelque prix que ce fût! En bien! je suis le maître de votre destinée.

LISBETH. Vous? Juste ciel! jamais... Je n'ai plus d'espoir, plus d'amour... plus rien qui m'aitte au monde... J'ai causé la mort de mon père... vivre, souffrir, mourir de ma sœur, de douleur... tout est indifférent... mais vous apparaissez... Ah! Monsieur, le crime me fait horreur, mais je ne balancerai pas à en commettre un sur moi-même plutôt que d'être à vous.

WOLF. Cruelle! vous voulez me contraindre à ne prendre conseil que de ma jalousie, à n'employer toujours que la trahison et la force... Tremblez!

LISBETH, effrayée. Monsieur...

WOLF. Enfin, voulez-vous me suivre?

LISBETH. Non, non...

WOLF. Eh bien! je ne vous devrais donc qu'à moi seul!

LISBETH. Dieu!

WOLF. A moi, France! (L'homme qui la suivait paraît; il tient l'épée de Wolf dans la fourreau.)

LISBETH. Je suis perdue... Je suis seule... Ah! Monsieur...

WOLF. Surtout! Tenez les deux s'empare de Lisbeth et l'entraîne d'elle d'échapper de tous les côtés et se précipite vers la cabane. French suit lui en ferme le passage; elle court alors vers les rochers, montre le chemin et s'en va; France la suit.)

LISBETH. Arrêtez! arrêtez! Retenez-vous... Si vous faites un pas de plus, je jure de me précipiter dans le torrent.

WOLF. Lisbeth! Lisbeth! (French reste interdit sur le pont.)

LISBETH. N'approchez pas... on je meurt...

WOLF. Eh bien! morte ou vivante, tu seras à moi. (Il court vers French.)

LISBETH. Mon Dieu! pardonnez-moi... (Elle se penche à s'élever de haut du pont.)

PAUL, paraissant sur le pont. Lisbeth! Lisbeth!

LISBETH, se précipitant dans ses bras. Ah! Paul!

SCÈNE VII.

PAUL, WOLF, LISBETH, FRANCE, puis JACQUES.

(A la vue de l'effroyable tempête, French arme son pistolet et le tire une fois; l'homme brisé et French s'écroule. Wolf se précipite alors sur le pont; Paul et lui se battent; Paul a le bras, et un cri de sang se fait sur le pont. Après une lutte vive, Wolf, blessé, tombe dans le torrent. Aussitôt Paul, se levant Lisbeth qui peut à peine marcher, la conduit au pied de grand rocher. Le pont sur un tertre et tend à ses pieds. Mais dans le même moment un grand bruit se fait entendre dans la maison, et Jacques se précipite vers eux.)

JACQUES, s'avançant. Ah! juste ciel! Mademoiselle!... Dieu! que vous êtes! Vous ici, Monsieur Paul!

LISBETH. Jacques! c'est par l'ordre du père.

PAUL. Mon ami! elle n'a plus que moi sur la terre!

JACQUES. Que vous? Ah! Monsieur, écoutez... (Le bruit redouble dans la maison; on entend des cris.)

PAUL. Dieu!

LISBETH. Ces cris! Qu'y a-t-il?... (Elle approche inquiète de la maison en tenant son épée.)

JACQUES, à Paul, pendant que Lisbeth est auprès de la maison. Au nom du ciel! ne restez pas ici, Monsieur; éloignez-vous sur-le-champ. Vous saurez... s'il vous voyait... il faut que je préviens sa fille.

LA VOIX DE BOHEMANN, dans la cabane. Ne me retenez pas! je vous la vois.

LISBETH, avec un air terrible et résolu éperonné. Ah! c'est la voix de mon père! (Paul et Jacques courent à elle et la reconduisent dans leurs bras.)

JACQUES. Mademoiselle...

PAUL. Lisbeth!

LISBETH, comme avant. Là... C'était sa voix!

JACQUES. Oui, oui, Mademoiselle. Ne vous épouvantez pas... rappelez vos esprits... Monsieur votre père...

LISBETH. Mon père !
 Jacques... On s'est trompé ; il n'avait pas péri... On l'a sauvé... Il existe !...
LISBETH. base d'elle-même. Il existe ! Tu l'as vu... Il existe !...
JACQUES. Oui, oui, Mademoiselle !
LISBETH. voulait courir. Ah !... (Paul et Jacques se placèrent devant elle d'un air effrayé ; elle s'arrêta et tomba à genoux.) Ah !...
JACQUES. rapidement à Paul pendant qu'elle est à genoux. Vous, monsieur Paul, myai redites-vous... Sa raison est perdue, son cœur est affreux...

PAUL. saluait Lisbeth avec ses bras. Non, non, je ne laisserai pas Lisbeth exposée à sa colère ! (Dans ce moment Bohermann se précipite hors de la scène ; tous les villageois qui sont dans la maison le croisent éperdués ; Jacques et Paul restent en cet état à l'égard de Lisbeth.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉSIDENTS, BOHERMANN, JOSEPH, BABET, ALIX,
 TOUS LES VILLAGEOIS.

BOHERMANN. tenant à la main un pistolet et s'avançant hors de la scène. Retirez-vous ! Je viens répondre le sang du hallito...

LISBETH. s'avançant des bras de Paul et de Jacques. Ah ! mon père !... (Elle s'élance en son de Bohermann et le tient embrassé.)

TOUS LE MONDE. avec effroi. Ah ! Bohermann n'est pas immobile ; Lisbeth le tient embrassé. Jacques accablait Paul par ses effusions. Tous les autres, éperdués, exprimaient l'épouvante. Lisbeth, après s'être tenue un moment sur une porte embrassée, se laisse tomber à ses genoux, qu'elle embrasse.)

LISBETH. sanglotant. Mon père ! mon père ! (Bohermann, le regard fixe, semble être dans un état ; se figure, comme au vol, change à chaque instant d'expression.)

BOHERMANN. D'où vient cette voix ébrie ?... D'où parvient ces accents si doux ?... Est-ce moi fille que je viens d'entendre ? Non, c'est toujours mon rêve... Ah ! pourquoi cesse-t-il ?... (Lisbeth lui prend la main ; il l'aperçoit à ses genoux.)

BOHERMANN. Ah ! voilà son image... Ne bouge pas... reste... Ne te dis pas, chère et cruelle illusion... Tu me souris... tu pleures... Ne parle pas... tu m'effrayerais...
JACQUES. sans équilibre qui sans se fâcher. Alix se devant du pasteur ; dit-elle qu'il se bête. Cours, mes amis... (Tous les jeunes gens sortent, excepté Joseph.)

LISBETH. Mon père, je suis Lisbeth.
BOHERMANN. Lisbeth ! je l'ai maudite... je l'ai dû... mon honneur était flétri. Mais, écoute, tous... (Il se relève, tous le monde approche un peu et tremblent ; il l'aperçoit qu'il est et lui dit en secret.) Je l'aime toujours, et son image me rend la vie. (Il s'approche de sa femme et la presse contre son cœur. Tout le monde effrayé semble prêt à retirer Lisbeth de ses bras. Néglige les instances de Jacques, Paul, puis s'élance et plus tard qu'il s'élance, est palet à côté de Bohermann, et parait prêt à tuer à ses genoux.)

LISBETH. dans les bras de Bohermann. Pardonnez-moi !
BOHERMANN. dans les bras. Non, je le vengerai. Vous-lu cette arme ? (Essaie au moment Paul s'approche de Lisbeth pour l'écarter de son père.) Je ne mourrai qu'après avoir plongé dans la tombe le traitre qui a séduit ma fille. (Tous le monde fait un mouvement d'horreur.)

LISBETH. voyant Paul près de son père. Ah ! n'approchez pas !
BOHERMANN. se voyant plus en fille de côté et elle dit et comme s'effrayée. Lisbeth ! Allons ! le rêve est encore évanoui. (Lisbeth étourdit Paul, se précipite Jacques de retirer son père.) Non, non, ce n'était pas Lisbeth, ce n'était pas ma fille ; elle n'oserait revenir, et pourtant sa vue m'arracherait des larmes et soulagerait mon cœur.

LISBETH. malgré les instances de tous l'assurant doucement dans ses bras. Lisbeth est près de vous, mon père ; elle vous serre dans ses bras, elle vous soutient sur son cœur. (Paul, effrayé de voir Lisbeth embrasser Bohermann, s'approche des mains de Jacques, et s'approche de Bohermann, prêt à protéger Lisbeth.)

BOHERMANN. toujours le regard fixe, mais avec une expression de joie. Encore, encore sa voix ! (Se penchant son regard autour de lui pour voir si elle, il aperçoit Paul de côté opposé à lui Lisbeth ; il fait un mouvement terrible et toute sa figure prend aussitôt l'expression de la fureur.) C'est toi ! c'est toi, perfide ! et ma raison égarée me montrait encore ma fille, quand c'était son bourreau que j'avais sous les yeux. Mais il est dissipé, ce misérable fait qui tourmentait mon sens. Je t'ai vu, je le vois, et la vengeance qui m'aime a rappelé mes esprits. Je ne suis plus en démence ! Écoute, tu vas en juger. Saignant, percé de coups, prêt de rendre le dernier soupir, on t'apporta dans ma demeure ; j'étais prêt ton sang qui coulait, je fermait tes blessures, je t'attachai au trépas qui allait te saisir, et, quand j'ai survécu les jours, j'allai seulement alors ensevelir mes fils. N'est-ce pas la ce que j'ai fait ? Il ne me restait plus qu'un enfant, ma fille, unique consolation, dernier appui de mes jours ; elle était un modèle d'innocence et de vertu. Elle était l'ornement et la gloire de mon village, tous les pères l'enviaient. Et toi, monstre d'ingratitude, à l'ombre sacrée de ton hospitalier, pour prix des

jours que je t'avais conservés, des soins, des pleurs, des nuits que je t'avais données, tu m'as ravi cette fille, tu l'as séduite comme un lâche suborneur, tu as converti d'approcher le déclin de ma vie, et tu m'as obligé de maudire mon enfant ! Pense-tu qu'il soit au monde un crime plus effroyable ? pense-tu qu'il soit un désespoir qui surpasse le mien, et une vengeance qui puisse le satisfaire ? Non, je ne puis t'ôter que la vie, et tu m'as attaché mille fois davantage ! Regarde-moi ; peux-tu me reconnaître ? Je n'ai plus d'enfant, j'ai cherché le trépas... j'étais parti pour aller l'immoler... ma raison s'est perdue... je sens encore qu'elle m'abandonne. Tiens, tiens, malheureux ! Prends cette arme, achève la victime... ne m'épargne pas, car j'ai juré la mort, et tu n'as plus qu'un instant pour éviter le trépas.

PAUL. Ah ! Bohermann, je suis bien coupable ! Ton délice ne fait horreur ! Écarte, écarte cette arme ou donne-moi la mort. (Tous le monde approche et tremblent et dans une anxiété terrible.)

BOHERMANN. dans sa scène de délire. Il faut donc que tu meures puisque tu me laisses la vie !... Non, la terre me doit plus nous porter ensemble. (Avec agression.) Sombres nuages, voiles de feu, vous m'aveuglez en vain !... Dispoiez-vous !

LISBETH. Mon père ! mon père ! (Elle se précipite, malgré tous les efforts pour la retenir, et se jette à genoux devant Paul.)

BOHERMANN. Non, non, non !

LISBETH. sans quitter les mains de Bohermann. Fuyez ! fuyez !...
BOHERMANN. Non, tu ne fuiras pas. (Saluait le monde de sa tête.) Va porter devant l'ébrié l'épouvantable forfait dont vous la vengeance ! (Il veut clouer sur Paul, mais Joseph se jette entre le pistolet, détourne la main de Bohermann et fait passer le coup sur l'air. Tout le monde jette un cri d'horreur ; Lisbeth tombe évanouie dans les bras d'Alix et de Babet, et Bohermann reste comme anéanti dans ceux de Paul et de Jacques.)

TOUS LE MONDE. voyant Lisbeth évanouie et la croyant atteinte. Lisbeth ! Lisbeth !

BOHERMANN. évanouie à lui. Ma fille ! Grand Dieu ! ma fille !... (Il secoue avec lui l'évanouie et la regarde.) C'est toi !... Ah !... (Il tombe prié de conscience.)

SCÈNE IX.

LES PRÉSIDENTS, BLUMFELD, LES NOTABLES, LES VILLAGEOIS,
 accourant par le fond.

TOUS LE MONDE. Le pasteur !
JACQUES. sans quitter ses malins. Ah ! monsieur le pasteur !
BLUMFELD. voyant à la fois Bohermann et Lisbeth sans connaissance. Malheureux ! qu'a-t-il fait... Sa fille !... Ah ! le ciel a-t-il permis ce crime épouvantable... Lisbeth, mon enfant ! (Il étreint sa tremblante à la vue.)

Alix et Babet. secourant Lisbeth. Ressuscitez-vous, Monsieur.
JACQUES. Le coup fatal ne l'a point atteinte ; sa démence l'a sauvée !

BLUMFELD. O mon Dieu vous avez eu pitié d'un père ! (Regardant Bohermann sans pitié.) Mais lui, l'infortuné !... (Tout le monde fait signe qu'il revient à lui ; pendant qu'il parle, Lisbeth semble reprend ses sens. Toute l'attention se porte vers Bohermann.)

BOHERMANN. toujours mort et d'une voix faible. Allez ! frappez ma fille ? est-ce un crime de mon délice ? Ah ! dites-moi... dites-moi si j'ai revu ma fille, si je suis son assassin !

LISBETH. Conduisez-moi vers lui... Mon père !

BOHERMANN. Ah ! je l'enferme ! Elle existe !

LISBETH. Oui, mon père ! Ah ! ne me chasses pas.

BOHERMANN. l'embrassant avec transport et le regardant avec inquiétude. Ma fille ! ah ! c'est bien toi... Oui, oui, ma Lisbeth ! Mais, ô dieu ! Dieu, fais tomber sur moi la foudre ! C'est moi...

LISBETH. Non, non, mon père !

BLUMFELD. avec ardeur. Bénissez la Providence ; elle a vaillé sur votre enfant.

BOHERMANN. saluant sa fille dans ses bras et la serrant sur sa poitrine. Ah !

BLUMFELD. Bohermann, que ce jour terrible vous délaire ! Abjurez pour jamais la haine et la vengeance, et que le repentir...

BOHERMANN. Le repentir, Monsieur, c'est la réparation. Paul, approchez... ma fille...

PAUL. Ah ! Monsieur !

LISBETH. Mon père ! nous sommes bien coupables !

PAUL. Oui, moi seul.

BOHERMANN. Embrassez votre père ! O vous, Monsieur, dont la voix doit être entendue de Dieu, priez-le pour qu'il oublie mes inépuçables et qu'il ne se souvienne que des bénédictions que je donne à mes enfants. (Paul et Lisbeth tombent aux genoux de Bohermann.)

FIN.

LACROIX — Imprimerie et Stereotypie de VALAT.

46996

N. d'Inven

1788